

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 28 octobre au 3 novembre : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 2182.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Dimanche 5 novembre 1916.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France.... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances



L'ŒUVRE DES GROS CANONS SOUS VERDUN. — Les victoires successives de Douaumont et de Vaux démontrent quelle autorité a prise, dans la conduite de la guerre, l'artillerie française, et comment elle est apte, de plus en plus, à appuyer d'arguments irrésistibles la vaillance incomparable de nos fantassins. A notre canon de 75, qui, par ses tirs de barrage, avait si efficacement servi la victorieuse défensive de Verdun, succèdent, à l'heure de l'offensive, les puissantes pièces qui viennent de contraindre l'ennemi à évacuer sans combat une place à laquelle il attachait un si haut prix.

Ayuntamiento de Madrid

A bâtons rompus

Avez-vous remarqué que, le jour même où nous avons repris le fort de Vaux, nous avions fortement dépassé Lesbœufs ? Si j'étais Allemand, engraisé à la carte de viande, il me semble que je verrais là un symbolisme inquiétant pour mon estomac.

Mais j'ai promis de laisser les questions stratégiques à de plus compétents que moi ; je me contenterai donc pour aujourd'hui de vous inviter à savourer ce dialogue, entendu dans une maison que j'aurai suffisamment désignée en disant qu'elle est située sur la rive droite.

La scène se passe au cinquième étage : madame s'adresse à sa bonne, en train de se livrer aux plus délicates opérations ménagères.

— Comment, Virginie, voilà encore que vous secouez votre torchon dans la rue quand les fenêtres de Mme Balivers sont ouvertes !

— Quiens ! et pourquoi donc qu'elle ferme pas ses fenêtres quand je suis pour secouer mon torchon ?

— Je vous l'avais pourtant défendu !

— Madame veut rire ; pas plus tard qu'hier, elle m'a dit : « Elle me dégoûte, cette chipie, qui a toujours des robes neuves malgré la guerre ! Si vous pouviez lui faire une bonne farce... »

— Chut ! mais taisez-vous donc, malheureuse (tout bas), songez que les zeppelins pourraient venir.

— Eh ! bien, quoi, les zeppelins ?...

— Nous sommes au cinquième, et le ministre dit qu'on n'est à l'abri qu'au second ou au premier ; si vous faites tomber toute votre poussière dans les bibelots de Mme Balivers, jamais je n'oserai lui demander l'hospitalité quand ces sales ballons arriveront !

Nos renseignements particuliers nous permettent d'affirmer que ce dialogue s'est répété à des milliers d'exemplaires depuis que l'autorité a fait rappeler à tous les précautions à prendre en cas d'incursion aérienne ; il y a eu quelques variantes qui méritent d'être particulièrement savourées par cette partie de la population si bien appelée les locataires d'endessous. Un ménage qui avait l'habitude de se jeter les meubles à la tête à partir de dix heures du soir a décidé de se livrer désormais à cette occupation dans le cours de l'après-midi, afin de ne pas troubler le sommeil des étages inférieurs ; dans plusieurs appartements privés de tapis et dont les habitants méprisaient les pantoufles au point de porter des souliers à clous jusqu'au moment de se mettre au lit, on a acheté toute une provision de chaussures aux semelles de feutre, qui rendent les pas imperceptibles à quiconque n'est pas pourvu d'un microphone perfectionné ; de nombreux enfants qui avaient la douce manie de jouer aux billes ou à la toupie sur le parquet ont reçu un avis, fortement appuyé de gestes de mains, d'avoir à s'abstenir jusqu'à nouvel avis ; des pianos sont devenus aphones comme si on leur avait coupé le sifflet ; et dans plusieurs demeures où on aimait à laisser les portes du pailier ouvertes quand on faisait mijoter un bon plat à l'ail, des ordres sévères ont été donnés pour que les portes demeurent fermées et même que l'ail soit désormais remplacé par un peu d'accent du Midi.

Mais ce n'est pas tout : les escaliers des immeubles les plus troublés jusqu'ici par les guerres intestines de locataire à locataire, plus féroces que les guerres de peuple à peuple, sont devenus des succursales de l'OEil-de-Bœuf ; les hommes n'y passent plus que le chapeau à la main, les dames en esquissant des révérences ; c'est à qui cédera le pas à l'autre ; on est des cinq minutes avant de se décider à commencer l'ascension, tant les « après vous, — je n'en ferai rien — vous me désobligeriez — Madame, plutôt perdre la vie que de... » se prolongent avec des grâces d'un autre siècle ; personne ne s'avise plus d'essuyer des pieds boueux sur le paillason du voisin, et les plus farouches propriétaires de chiens veillent à ce que ces gentils animaux n'usent pas ces mêmes paillasons dans un autre dessein ; enfin, dans les immeubles modernes, pas un locataire du haut n'a depuis plusieurs jours oublié de renvoyer l'ascenseur. C'est l'âge d'or, vous dis-je, tellement d'or qu'on a envie de le porter à la Banque de France pour la Défense nationale.

Et tout cela parce qu'une manière d'ogre boche a inventé un appareil perfectionné pour tuer les femmes et les enfants ; c'est le cas ou jamais de dire qu'un grand bien peut sortir de l'excès du mal.

Tout le monde a constaté avec regret que cette fleur de courtoisie qui distinguait jadis toutes les classes de la population française, et qui rendait la vie si bonne à vivre chez nous tendait à disparaître ; il serait trop long de rechercher les causes de cette transformation qui faisait qu'on n'osait plus offrir sa place à une dame dans un tramway de peur de s'en-

tendre répondre : « Je ne suis pas infirme, eh ! paquet ! »

Les zeppelins vont nous rendre cette charmante manière d'être au moins entre voisins ; ils feront plus : ils fourniront à nos auteurs dramatiques quelques éléments pour renouveler un peu leur répertoire ; l'entrée dans un appartement du premier de toute une famille du sixième qui a peur des bombes pourra donner lieu à des scènes d'un comique entièrement inédit, et il suffira que la famille s'installe à demeure, sous prétexte que la peur ne passe pas comme une envie de pleurer, pour fournir aux psychologues de curieux effets de contraste entre les mœurs des diverses couches sociales ; quant aux simples vaudevillistes, je leur garantis un succès de rire valable pour cinquante chefs-d'œuvre chaque fois qu'une bonne, interrogée sur la présence d'un plombier dans sa cuisine, répondra : « Je ne le connais pas : ça doit être un monsieur qui s'est caché là pendant la dernière visite des zeppelins. »

Paul Dollfus.

Ce que l'on dit

En attendant...

Le gouvernement grec — je veux dire le gouvernement d'Athènes, le gouvernement officiel et dynastique : il importe aujourd'hui de distinguer, puisqu'il y en a deux — entend rester neutre entre le groupe de l'Entente et celui des puissances centrales. C'est même pour ça qu'il a dissous la Chambre et violé la Constitution, de façon à se débarrasser de M. Venizelos, qui était d'un autre avis.

Admettons, toutefois, la situation et l'attitude. Disons-nous qu'il ne convient pas plus de forcer un gouvernement à se battre pour l'un plutôt que pour l'autre, que d'obliger un homme à manger de la bouillabaisse plutôt que du macaroni s'il préfère mourir de faim. Tous les goûts sont dans la nature. Mais il y a pourtant une petite chose qu'il faudrait observer.

Un général se déclarant fidèle à ce gouvernement grec officiel et royal, a cédé bénévolement aux Bulgares-Allemands toute une division, le fort de Roupel, l'arsenal de Cavalla et pour 150 millions de matériel de guerre. Pour un gouvernement qui affirma si fréquemment sa ferme résolution de rester neutre, en protestant même que cette neutralité demeurerait bienveillante à notre égard, il me semble que c'est une assez belle entorse à la neutralité. Ce fort de Roupel tire aujourd'hui sur nos troupes ; ces fusils, ces canons, tout cet attirail militaire, qui ne doit pas tenir dans le creux de la main, — on a quelque chose pour 150 millions — contribuent aujourd'hui à tuer des Français, des Anglais, des Serbes et des Italiens. Il paraît que c'est ce qui s'appelle, chez le souverain qui préside aux destinées des fils d'Erechthée, « une neutralité bienveillante ».

Ce fut une erreur, une malencontreuse erreur. Soit. Mais, alors, pour rentrer dans cette fameuse neutralité, pourquoi ne pas réclamer une compensation : un petit fort pour faire équilibre au fort de Roupel, un petit arsenal pour faire équilibre à l'arsenal de Cavalla, et 150 petits millions de fusils et de canons pour répondre à ceux qui tonnent contre nous ? Il me semble que ça ne serait que juste.

Mais je n'entends rien, évidemment, à la diplomatie.

Pierre Mille.

Dans un petit village occupé par les Allemands et où, par un prodige, l'église reste debout : c'est d'ailleurs à quarante kilomètres en arrière du front.

La kultur apprend tout par principes à ses soldats, et mène à tout ce qu'elle touche quelque exercice pratique. Il faut donc ne pas s'étonner que le commandant prussien, en ce modeste bourg, ait eu l'idée de l'exercice de masse. Voici en quoi il consiste :

Les hommes sont groupés sur la place publique et un instructeur leur apprend la digne façon de se tenir à l'église. Il insiste notamment sur la « théorie » du Credo :

— Quand vous entendez l'officiant prononcer les premières paroles du Credo, tous ensemble vous vous levez. Puis, sitôt qu'il a dit : « Créateur du ciel et de la terre », vous vous tournez vers l'Est et joignez militairement les talons. »

L'our éprouver l'intelligence de ses auditeurs, le sous-officier articule les premiers mots de la prière.

Mais, sans doute, il est mécontent, car, avec de frileux jurons, il s'écrie aussitôt : « Recommencez ! Recommencez ! Je veux entendre le « klikk ! » des talons de bottes. »

Et on recommence jusqu'à ce que le « klikk ! » soit tel qu'il puisse agréer au vieux Dieu de Germanie.

Le grave problème de se conduire la nuit dans les rues de Londres, soigneusement tenues dans la plus stricte obscurité, inspire aux citadins de la Tamise des solutions variées et inégalement heureuses. On a utilisé les petites lampes électriques portatives, les bijoux lumineux. On parle de remettre à la mode certains tissus phosphorescents qui, voici cinq ans, eurent un si grand succès dans une féerie persane jouée sur une scène absolument noire.

Mais un original, vendredi soir, est sorti — il fallait y songer — avec cinq petits grelots attachés, au bas de chacune de ses jambes de pantalon. Les grelots n'éclairent pas, évidemment, mais ils dénoncent la présence du monsieur qui vient. Et, ainsi, on évite de se heurter, ce qui est toujours très désagréable.

On le voit, Londres s'amuse des conditions de vie que lui font les cigares du comte Zep.

DIVERGENCES

(Du boudoir au fumoir.)

Les bienfaits.

L'homme préfère les accorder, la femme les recevoir. La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne ; mais ce qu'on donne vaut moins que la façon dont c'est reçu.

Les caprices.

L'homme les souffre. La femme les lui fait supporter.

Les livres.

Côté auteurs : les hommes les écrivent, les femmes s'y racontent.

Côté lecteurs : les hommes les lisent, les femmes s'y cherchent.

Les illusions.

L'homme s'en fait plus qu'il ne l'avoue ; la femme moins qu'elle ne dit en avoir perdu. — L. L.-M.

Il n'est peut-être pas trop tard pour rappeler un pittoresque détail du Cross des Alliés, couru dimanche dernier sur la piste d'Auteuil. Parmi les très nombreux candidats, figurait un poilu de Verdun, qui n'était pas des moins impatients de s'illustrer dans l'épreuve et qui avait cette originalité de ne pas concourir tout seul.

En effet, il portait sur l'épaule, au départ, et ramena au poteau d'arrivée un objet noir, étrange, indéfinissable. Quelque fétiche ? Un baluchon dont il ne voulait se séparer ? Mieux que cela : un rat, un gros rat de tranchées, apprivoisé par lui depuis sept mois. Interrogé, après la course, sur cette étrange camaraderie, l'homme déclare tout joyeux :

— C'est un ami. On est des inséparables. Il a passé les rivières, sauté les haies avec moi. Ce n'était rien à faire : on a guerroyé ensemble ! N'est-ce pas, Ratonneau, qu'on est des frères ?

Et pour donner une preuve indiscutable de son affection, le poilu embrasse Ratonneau sur le coin de l'oreille.

L'alliance nous fait un devoir de goûter à la cuisine russe, aux plats originaux et savoureux. Le Grand Vatel, rue Saint-Honoré, s'en est fait une spécialité.

On apprend par la Suisse cette suggestive histoire :

Un soldat allemand déserte en Hollande, y séjourne un mois, lorsque, certaine nuit, longeant la frontière pour rejoindre un village, il se trompe de chemin et revient se jeter dans les griffes de ses compatriotes gardes-frontières. Conduit à Bruxelles, puis à Strasbourg, il se refuse à donner son nom. Aucun moyen d'établir son identité. On le croit Badois et, pour supplément d'enquête, on le dirige sur Carlsruhe.

L'odyssée de cet homme est connue et la censure permet qu'un journal local publie un entrefilet sur sa fâcheuse aventure. Dans la semaine qui suivit l'insertion, l'autorité militaire de Carlsruhe avait reçu 6.341 lettres de femmes badoises, déclarant que leur mari était déserteur, et présumant que le prisonnier énigmatique pouvait bien être le cher disparu.

Ce chiffre de désertions, rien que pour le pays de Bade, n'est-il pas saisissant, surtout si l'on remarque qu'il porte sur des « fuites » réalisées en une période d'environ cinquante à soixante jours ?

Le Veilleur.

Carnet d'un reporter

Interview de Guillaume II.

— Quel toupet ! Si j'avais le temps, je demanderais à voir l'homme qui se targue d'un tel toupet !...
Telle fut la réponse de l'empereur Guillaume II à ma demande d'interview, pourtant présentée — c'était quelques mois avant la guerre — par un de ses proches parents.

Celui-ci, en me rapportant les impériales paroles, m'assura que le refus n'était certainement pas définitif :

— Rien n'est jamais définitif avec notre kaiser. La chance se représentera : il suffit de tomber dans un de ses instants sentimentaux.

Le lendemain, Guillaume II inaugurait un salon de peinture. C'est à dire qu'il le traversa en costume de grande tenue, casque d'argent avec aigle, huppelante à brandebourgs et fourrures, bottes vernies.

Nous nous tenions dans le grand salon, le conservateur, les peintres, les critiques.

Le comte K... (qui depuis...) présenta les artistes individuellement. L'empereur les regardait avec sévérité. Quand le comte K... ajouta, après mon nom : « journaliste français », Guillaume me regarda comme s'il avait voulu m'hypnotiser.

Le soir même, le comte K... me prévint que l'on viendrait me chercher pour me conduire auprès du monarque.

En effet, un officier roide, mais en civil, me conduisit à travers les appartements du palais où, de temps en temps, on nous saluait. Il me fit attendre quelques secondes dans un salon, puis m'introduisit dans une sorte de bibliothèque sombre et me dit :

— L'empereur vient...

Cet introducteur ne m'avait fait aucune sorte de recommandation, mais il resta près du kaiser quand celui-ci entra, vêtu d'une sorte de pyjama de soie noire, comme en porte un M. Sacha Guitry dans sa nouvelle pièce.

Bien qu'il tint haut la tête, il n'était plus là « le premier officier de son empire », mais un homme aux épaules un peu voûtées, aux omoplates anguleuses, bien plus maigre qu'on ne se le représente, ne serait-ce qu'il bedonne un peu, « en bas ».

Il s'assit. Expression mélancolique, fatiguée. Pas de bajoues. Teint gris. La peau jaunâtre sous les yeux ; les joues légèrement creusées. Pendant longtemps, il se fit masser le cou, qui est encore gras.

Il dit brusquement, avec un accent désagréable, indiquant une mollesse de la lèvre :

— Je n'aime pas les jeunes peintres. Il faut marcher, c'est vrai. Il ne faut pas rester en place. Un escalier a deux sens. L'art moderne descend l'escalier. Je l'ai dit à tous les directeurs des musées d'Allemagne. Je croyais que notre jeunesse était la plus folle de l'Europe ; mais je viens de m'apercevoir, à cette exposition, que la jeunesse russe représente une maison d'aliénés. La jeunesse française, c'est moins grave. Les Français, ce sont les enfants terribles de l'Europe. Autour d'eux, il faut toujours un Père Fouettard qui fasse tourner un grand martinet...

Et l'empereur, qui s'était levé, disparut sans autre forme, à l'allemande.

Je n'ai jamais publié cette interview.

J'ai attendu que le Père Fouettard fût fouetté.

Jean Orth.

Qu'étais-je allé faire dans ce quartier lointain et tranquille ? Je ne sais plus ; mais la rencontre que j'y fis m'impressionne encore quand j'y pense.

Pourtant, j'avais vu bien souvent cet homme, dont le mystère n'est plus, et de qui tous ceux qui savent respectent la retraite volontaire et farouche.

Je ne l'avais pas vu depuis la guerre. A peine avais-je pensé une fois à cet archiduc errant, sous un nom de baron français, dans une automobile aménagée comme une roulotte, et qui ne consentait à s'arrêter qu'une fois l'an chez une vieille amie qui le laissait en paix rêver dans ses jardins ou bien, durant des heures, tapoter, d'un doigt, d'une main, le *Tannhäuser* sur le piano.

Sur cette petite place de mairie quasi déserte, il m'apparut comme un fantôme, vieilli, courbé, traînant un peu plus la jambe, avec ce même déhanchement qu'a l'autre, l'empereur...

Ses gros yeux marquèrent un peu d'effroi quand il me vit. Je le saluai. Je pris une chaise à côté de la sienne. Il était presque aussitôt retombé dans sa rêverie vague. Mais il penchait la tête. Je savais, lorsqu'il se tient ainsi, qu'il va parler. Je laissai s'élaborer l'idée.

Il dit, lentement :

— Je vous avais dit : « C'est un homme qui a voulu vivre tranquillement. Il avait réussi. Et puis sont arrivés ces grands événements. Je n'ai d'abord pas voulu les connaître. Encore aujourd'hui, je ne lis aucun journal... Mais je sais... Je sais... Il a voulu vivre tranquillement... Mais il est un homme qui peut encore souffrir de la souffrance des autres hommes. Il doit... Et il se demande s'il ne regrette pas, aujourd'hui, de ne pas être là... »

Michel Georges-Michel.

LA SITUATION MILITAIRE

NOUS NOUS ETABLISSEONS DANS LE VILLAGE DE VAUX

Nouveaux succès roumains en Transylvanie

Devant Verdun, tous nos avantages ont été consolidés. Non seulement l'ennemi n'a pas contre-attaqué le fort de Vaux, mais il a laissé notre infanterie descendre le long de la croupe du fort jusqu'aux lisières du village, et plus à l'ouest remonter de l'autre côté de l'étang sur la croupe opposée, et, en dernier lieu, prendre pied dans le village dont nous tenons la plus grande partie, celle qui s'étend à l'ouest de l'église. Cette inertie était à prévoir. Il eût été absurde en effet d'évacuer le fort pour s'épuiser ensuite à le reconquérir. Si les Allemands s'étaient crus en mesure de le garder, ordre eût été donné à la garnison de s'y maintenir jusqu'à la dernière extrémité, pendant que des renforts transportés en hâte auraient mené des attaques de dégagement. Mais ne disposant pas des forces nécessaires, il leur a fallu abandonner la position sans espoir de retour.

Le prince impérial d'Allemagne est, dit-on, parti pour Berlin le jour même où son armée subissait ce nouvel échec. On devine sans peine l'objet de ce voyage. Le chef vaniteux et incapable qui de concert avec Falkenhayn, sa créature, a monté la gigantesque bataille, et l'a perdue, vient se plaindre de l'état d'infériorité où la stratégie de Hindenburg l'a placé devant un adversaire redoutable, et en signaler le danger.

Si peu intéressant que soit pour nous le personnage, il faut avouer que ses récriminations ne sont pas sans fondement. Il s'était trompé le premier sur notre force de résistance quand il s'était vanté de rompre notre front après avoir écrasé nos positions sous un ouragan d'artillerie. Hindenburg a commis une erreur égale sur notre puissance offensive, en estimant les lignes allemandes suffisamment gardées par des effectifs réduits et une artillerie capable de déclencher des tirs de barrage sur les vagues d'assaut.

Nos victoires devant Verdun ont une grande importance par elles-mêmes, en ce qu'elles constituent la défense extérieure de la place et consacrent l'échec de l'assaillant. Elles ont peut-être plus d'importance encore à titre d'indications pour l'avenir. Le résultat que nous avons obtenu dans ce secteur peut être cherché dans un autre secteur soit par nous, soit par nos alliés, par les mêmes moyens, donc avec les mêmes chances de succès. C'est de quoi les Autrichiens viennent précisément de recevoir la preuve sur le Carso, où ils ont perdu, en deux jours, d'importantes positions et plus de huit mille prisonniers.

Devant ce double avertissement, quelle sera la décision de l'état-major prussien qui, comme on le sait, dirige seul l'ensemble des opérations de l'alliance ennemie ? L'obstination germanique, les perspectives de fructueux ravitaille-

ments qu'ouvrirait l'invasion de la Roumanie et dont on a échauffé les convoitises du public, enfin la situation des deux corps expéditionnaires, engagés trop à fond pour pouvoir rompre le combat sans dommage, tout fait supposer que les plans de Hindenburg ne seront pas modifiés et que le gros effort continuera d'être dirigé dans les Balkans.

C'est à nous de profiter de circonstances favorables à nos desseins. Nous saurons en



LE GÉNÉRAL DE LARDEMELLE

Commandant une des divisions qui, sous les ordres du général Mangin, remportèrent la victoire qui nous rendit Douaumont et Vaux.

profiter. La grande activité de notre artillerie et de l'artillerie britannique, de part et d'autre de la Somme, montre assez que l'ennemi, en cette région, n'est pas encore au bout de ses peines. Et l'avenir peut lui réserver des surprises non moins amères que celle qu'il vient d'éprouver devant Verdun.

Enfin, dans les Balkans eux-mêmes, la résistance des Roumains sur le front de Transylvanie se renforce de jour en jour ; nos alliés continuent la poursuite de l'ennemi dans la passe de Vulkan et ont développé leur succès à la passe de Buzeu en prenant à l'ennemi un important matériel.

En Dobroudja, l'inaction de Mackensen ne tient pas seulement à des nécessités matérielles, mais à la menace d'une contre-offensive qui, grâce aux renforts russes, peut se prononcer d'ici peu et le mettre à son tour en péril.

Jean Villars.

QUEL SERA LE SUCCESSEUR DE M. TITTONI?



MARQUIS IMPÉRIALE

D'après une dépêche du New-York Herald, on dit, dans les milieux italiens, que le nouvel ambassadeur d'Italie en France sera peut-être le marquis Impériale, actuellement ambassadeur d'Italie à Londres, et qui serait remplacé à ce poste par le marquis Salvago Raggi.

La victoire de Vaux

(NOTES D'UN TÉMOIN MILITAIRE)

La victoire de Vaux a suivi de près la victoire de Douaumont. Elle la complète. Elle en est la suite logique, le développement normal. Si le commandant avait fixé comme premier objectif pour la bataille du 24 octobre la ligne qui, des carrières d'Haudromont va au ravin de la Fausse-Côte en englobant Thiaumont (ouvrage et ferme), Douaumont (fort et village) et tous les bois de la Caillette, il comptait bien, une fois ces objectifs atteints, s'étendre à l'est par la prise du fort de Vaux. Il a réalisé pleinement son but définitif.

Réduit par la précision du tir de notre artillerie et par la pression continue de notre infanterie, le fort de Vaux a été cueilli le 2 novembre au soir comme un fruit mûr.

Dans la fameuse journée du 24 octobre, la division de Lardemelle, qui opérait à l'ouest sur le bois Fumin, avait rencontré une résistance opiniâtre aux ouvrages fortifiés de la Sablière, près du ravin des Fontaines et du Dépôt, à droite de la route du fort de Vaux. Elle en avait triomphé et s'était emparée de ces deux réduits dans les journées du 24 et du 25, tandis que le 30^e régiment d'infanterie prenait, avec un entrain admirable, la batterie de Damloup, à l'ouest du fort. Dépassant même l'objectif fixé, nos troupes s'étaient avancées jusqu'aux fossés du fort. Une patrouille avait même réussi à monter sur la superstructure. Mais les mitrailleuses ennemies, sous les tourelles intactes, avaient empêché la continuation de cette progression prématurée. Le général Nivelle et le général

Mangin firent alors retirer nos lignes un peu en arrière, à 200 mètres au sud du fort, afin de laisser libre la préparation d'artillerie et d'assurer au moindre prix la chute de l'ouvrage. Cependant, la division Andlauer, qui avait relevé la division de Lardemelle, ne cessait pas de progresser, à l'est, sur la croupe qui sépare le ravin des Fontaines du ravin du bois Fumin, où elle opérait sa liaison avec la division Arlabosse, qui avait relevé la division Passaga et qui, elle aussi, ne cessait pas d'avancer. La liaison se faisait à la digue qui borde l'étang de Vaux. Il faut signaler enfin les heureuses opérations locales du 305^e et du 216^e régiments au bois Fumin.

Cette progression permettait de porter le coup décisif. Les Allemands, en évacuant le fort, le 2 novembre, ne nous laissèrent pas le temps de l'exécuter.

Des explosions violentes avaient été entendues ce jour-là, partant de l'intérieur du fort. Le commandement français, prenant toutes les précautions nécessaires en pareil cas, décida d'envoyer des reconnaissances, à la nuit tombante seulement, pour éviter les pertes que les tirs de barrage auraient inévitablement produites pendant le jour. Nos soldats pénétrèrent dans le fossé à demi comblé et, de là, dans le fort.

Vaux était à nous sans coup férir.

Cette prise du fort n'est déjà plus qu'un épisode de la bataille commencée le 24 octobre. L'ouvrage est aujourd'hui dépassé. Déjà nous progressons sur les pentes sud de la croupe d'Hardaumont, et dans la direction du village de Vaux, et de Damloup, qui s'étend de chaque côté de la colline qui porte le fort.

Ainsi s'achève la victoire du 24. Pour en mesurer toute l'importance, il faut se souvenir de tous les combats livrés par l'ennemi pendant huit mois pour pénétrer pied à pied dans chacune de ces positions célèbres aujourd'hui dans le monde entier : fort de Vaux, croupe de Fumin, pentes d'Hardaumont, batterie de Damloup.

En huit jours, nous avons achevé de reconquérir tout ce que l'ennemi avait conquis en huit mois d'efforts prodigieux et de pertes inouïes. Partout l'ennemi est en train de se retirer avec précipitation. Il ne possède plus, depuis la chute du fort de Vaux, aucun ouvrage blindé sur le front de Verdun.

LA GUERRE A L'ENFER

Le lieutenant Heurteaux abat son onzième avion allemand

Le sergent Sauvage son sixième

Dans la journée du 3 novembre, sur le front de la Somme, le lieutenant Heurteaux a abattu son onzième avion allemand vers Rocquigny, et le sergent Sauvage son sixième appareil, qui est tombé près de Mesnil-en-Arrouaise.

Un troisième avion allemand a été descendu dans la région de Mesnil-Bruntel par un de nos pilotes.

Mort de deux aviateurs français au-dessus de Trieste

Le correspondant à Venise de la *Tribuna* raconte la mort héroïque de deux aviateurs français au-dessus de Trieste.

Une escadrille italienne, dit-il, escortée d'une escadrille de chasse française, s'était rendue au-dessus de Trieste pour bombarder les établissements militaires. Pendant que les avions italiens accomplissaient efficacement le bombardement des objectifs choisis, un appareil ennemi se lança sur deux hydravions français, dont l'un était piloté par le lieutenant de vaisseau Jean Roulier, qui se dirigeait vers un chantier; le mécanicien Costarousse faisait fonctions d'observateur et de lanceur de bombes.

Les aviateurs français manœuvrèrent pour éviter le feu de l'ennemi, mais le lieutenant Roulier fut frappé à mort. Le mécanicien Costarousse prit alors, avec une hardiesse et un sang-froid admirables, la direction du volant, mais le corps de Roulier fit perdre l'équilibre à l'appareil et Costarousse, également blessé, dut abandonner la direction. L'hydravion tomba à la mer d'une hauteur de 200 mètres, à 5 milles du château de Miramar, sous le feu formidable des batteries de côte.

Un torpilleur italien, malgré la grêle des projectiles, accourut à toute vitesse et recueillit le cadavre du lieutenant de vaisseau Roulier, mais ne trouva pas celui du mécanicien Costarousse. Il détruisit l'appareil.

Le corps du lieutenant Roulier fut transporté à Venise, où eurent lieu des funérailles grandioses.

Mme Alice Roulier, mère de l'aviateur, a envoyé à l'amiral Thaon de Revel, pour l'escadrille d'aviation de Venise, une « Victoire ailée », œuvre d'un sculpteur français. Cet envoi était accompagné d'une lettre pleine de noblesse, disant :

« Que ce souvenir éternise dans votre Venise sublime le sacrifice offert avec une grande et ardente générosité par mon fils héroïque. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du samedi 4 Novembre (825^e jour de la guerre)

15 HEURES.

Au cours de la nuit, canonnade intermittente sur le front de la Somme et DANS LA REGION DE DOUAUMONT-VAUX.

Partout ailleurs, nuit calme.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, les Allemands ont tenté, ce matin, de nous chasser des tranchées que nous avons conquises le 1^{er} novembre A LA LISIÈRE OUEST DU BOIS DE SAINT-PIERRE-WAAST. L'attaque, précédée d'un violent bombardement, a été brisée par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses. Des éléments ennemis, qui avaient réussi à pénétrer dans nos lignes, en ont été rejetés aussitôt ou faits prisonniers. Tout le terrain conquis par nous a été intégralement maintenu.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, nos troupes ont accentué leur progression DANS LA REGION DE VAUX. NOUS TENONS LA PARTIE OUEST DU VILLAGE JUSQU'À L'ÉGLISE. Au nord-est et à l'est du fort, nous nous sommes avancés à plusieurs centaines de mètres de l'ouvrage sur les pentes qui descendent vers la Woëvre. Nous avons fait de nouveaux prisonniers.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

Les communiqués britanniques

11 HEURES 55.

Pluie abondante toute la nuit. Nous avons réussi un coup de main AU NORD-EST D'ARMENTIÈRES. PRES DE CUINCHY, un raid ennemi, qui avait pénétré dans nos premières tranchées, en a été rejeté de suite.

Les Allemands ont contre-attaqué hier A L'EST DE GUEUDECOURT; leurs pertes ont été très importantes, plus de 100 cadavres gisent devant nos lignes. Nous avons fait 30 prisonniers et pris quatre mitrailleuses.

20 HEURES 55.

AU SUD DE L'ANCRE, la situation demeure sans changement. L'artillerie ennemie a montré beaucoup d'activité VERS LESBŒUFS, LA FERME D'ESTREMONT ET LE SARRS.

Nous avons bombardé, au cours de la journée, les lignes allemandes AU NORD DU CANAL LA BASSEE, VERS LE BOIS GRENIER ET MESSINES. L'artillerie et les mortiers de tranchée ennemis ont montré de l'activité AU NORD ET AU SUD D'YPRES.

Hier l'aviation a jeté des bombes avec d'excellents résultats sur de nombreux cantonnements. Un de nos pilotes a attaqué et abattu un aéroplane allemand. Attaqué à son tour, il est tombé dans les lignes ennemies.

Communiqués de l'armée d'Orient

La lutte d'artillerie se poursuit en divers points, plus violente DANS LA REGION DE LA CERNA. Aucune action d'infanterie.

Une de nos escadrilles a bombardé des campements ennemis au nord de Monastir et près de Prilep.

COMMUNIQUÉ SERBE

Le 2 novembre, lutte d'artillerie et d'infanterie de part et d'autre. Nous avons fait prisonniers des Allemands et des Bulgares.



(Phot. Henri Manuel.)

LE DOCTEUR BARTHE DE SANDFORT

qui vient de recevoir la croix de chevalier de la Légion d'honneur des mains du président de la République. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler l'œuvre admirable du nouveau légionnaire qui, grâce aux merveilleux résultats obtenus par sa méthode, sauva de nombreux soldats brûlés par les gaz.

L'Allemagne et les États du Nord

Les effets de la solidarité scandinave se font sentir

Il n'y a plus guère de doute sur les fins qu'ont poursuivies les Allemands en cherchant à intimider la Norvège. A la question des sous-marins, il s'agissait d'accrocher une de ces questions de ravitaillement qui sont de plus en plus essentielles pour l'Allemagne. L'affaire norvégienne pourrait, à certains égards, se comparer à l'affaire des compensations avec la Suisse, à cette différence près que, vis-à-vis de la Norvège, l'Allemagne est allée jusqu'à la menace directe, jusqu'aux zeppelins et aux torpillages.

Il semble bien, d'une part, que l'Allemagne, dans ses discussions avec la Norvège, ait fini par donner le pas aux intérêts économiques sur la question de la navigation sous-marine. A cet égard, le gouvernement norvégien pourra maintenir intégralement son point de vue : il y a fort à parier que la Wilhelmstrasse l'acceptera. Il apparaît aussi, d'un autre côté, que la solidarité scandinave, qui s'est manifestée avec tant de force, donnera naissance à des réflexions nouvelles à Berlin.

En traitant la Norvège avec une brutalité qui a indigné et inquiété la Suède, l'Allemagne sera arrivée à un résultat qui est exactement le contraire de celui qu'elle désirait. Une nation fière de son passé et de ses traditions, passionnée pour son indépendance comme la nation suédoise, ne pouvait manquer de réagir énergiquement devant la seule ombre d'une menace. L'Allemagne n'aura peut-être fait que précipiter le mouvement qui, depuis quelque temps déjà, portait la Suède à s'entendre avec les Alliés sur ses intérêts commerciaux et sur la question des échanges.

C'est pourquoi, à la veille des négociations de Londres, le communiqué de la *Gazette de Cologne* aura été une nouvelle maladresse allemande. Le gouvernement impérial s'adresse surtout à la Suède en déclarant qu'il est « inadmissible » que les neutres expédient aux puissances de l'Entente les denrées alimentaires et les matières premières qu'ils envoyaient jusqu'ici en Allemagne. Ce n'est pas sur ce ton qu'il faut parler aux Suédois.

On peut s'en apercevoir à l'attitude de leur presse. Les sympathies pour l'Allemagne, si accusées dans certains organes, ont fait place à des réserves, à une méfiance caractéristique. Le *Svenska Dagbladet*, journal conservateur, parle le plus ferme langage de la dignité nationale. On ne tardera sans doute pas à s'apercevoir que la solidarité scandinave, dans cette grave affaire, n'a été ni décorative ni inefficace.

Jacques Bainville.

EN ALLEMAGNE

Le nouveau ministre de la Guerre expose la gravité de la situation militaire.

ZURICH, 4 novembre. — C'est hier vendredi que le nouveau ministre de la Guerre a fait ses débuts au Reichstag. Il arrivait du front de la Somme, où il a conduit pendant quatre mois ses troupes « au combat ». Il n'a pas dit que c'était à la défective.

Il a déclaré que sa nomination avait déchaîné un flot de réclamations : « Une multitude de mécontents me demandent, dit-il, de remédier à toutes sortes d'abus. » Après avoir exposé que toutes les convenances personnelles et la satisfaction de tous les intérêts particuliers passeraient à ses yeux après les nécessités de la défense nationale, déclaration qui, soit dit en passant, ne pêche pas par l'excès d'originalité, il a fait ressortir aux yeux des parlementaires la gravité de la situation créée aux Allemands dans la Somme (sans parler d'un autre secteur), par la préparation méthodique des Alliés :

« Nos ennemis, a-t-il dit, particulièrement les Anglais, accumulent devant notre front une abondance chaque jour plus grande de matériel de guerre; les ressources du monde entier sont à leur disposition, et ils ont la ferme volonté d'atteindre leur but. Il nous appartient de faire appel à toutes nos ressources sans exception, non seulement pour élever leur effort, mais pour le dépasser. Ce sera ma tâche des mois prochains, que j'accomplirai si vous voulez m'accorder votre concours. »

Boire aux repas
Vittel - Grande Source

LA PROPORTIONNALITÉ DES SACRIFICES

II

Autant que l'Angleterre, la Russie offre, par son passé, l'exemple d'une ténacité et d'une énergie à toute épreuve. Au début de la plupart des guerres qu'ils ont soutenues au cours de leur histoire, les Russes ont subi des revers; à force de volonté, ils ont presque toujours fini par rallier la victoire à leurs drapeaux : la lutte commencée au soleil d'Austerlitz se termina dix ans après par les traités de 1815; la campagne russe de 1878 contre la Turquie aboutit, malgré les échecs de Plevna, à la paix de San-Stefano, conclue aux portes mêmes de Constantinople.

Ce passé atteste une obstination que rien n'émeut : ni l'épreuve, ni la défaite passagère qui peut précéder, mais qui ne compromet pas la victoire.

L'endurance est bien une des qualités des Russes. Ce peuple, dont Napoléon à Eylau disait « qu'il fallait non seulement le tuer, mais encore l'abattre », ne saurait renoncer à cet esprit de sacrifice qui a plus fait que toute autre chose pour édifier l'empire des tzars.

Ne retrouvons-nous pas la trace de cette obstination sur le visage grave et recueilli des soldats russes ? Dans le calme et l'insouciance même avec lesquels ils savent accepter et braver la mort ?

Tolstoï célébrait, dans *la Guerre et la Paix*, cette ardeur patriotique latente qui perce chez chacun d'eux. Ceux qui ont approché les recrues des derniers contingents envoyés en France ont été frappés, en effet, par le mysticisme ardent et la foi patriotique qui ennoblisent la plupart de ces rudes visages.

Aussi bien, ce que nos alliés de l'Est ont réalisé depuis le début de cette guerre, dans l'offensive comme dans la défensive, en l'absence parfois d'armes et de munitions suffisantes, est une preuve surabondante de leur magnifique énergie. Sous l'impulsion d'un gouvernement qui s'est rallié aux méthodes de guerre modernes, la Russie s'est maintenant organisée, disciplinée tout entière, armée. Les usines de guerre se sont créées; la France lui a prêté les ingénieurs; elle a aidé au développement des moyens de transport; des hauts-fourneaux, des aciéries se multiplient.

Toutefois, la Russie reste essentiellement, dans cette guerre, le pays des grandes réserves d'hommes, et elle pourrait pourvoir à tous les besoins d'effectifs des Alliés. La population de l'empire atteignait, au moment de la guerre, cent soixante-dix millions d'hommes; elle s'accroissait annuellement de trois millions, alors que la population allemande n'augmentait que d'un million, celle de l'Angleterre de trois cent mille hommes, et que la France comptait seulement ses pertes. Une pareille vitalité indique assez à quel point le recrutement russe dispose de forces pratiquement indéfinies.

La classe révisée en 1914 était de 1.300.000 hommes; aussi, aucune classe n'était-elle, avant la guerre, entièrement levée et instruite : le triage ne retenait que 450.000 recrues environ. Il y avait, sans parler des réformés pour inaptitude physique, plus de 700.000 exemptions dans chaque classe, les unes professionnelles, les autres instituées pour des raisons de famille. Nous ne connaissons point exactement les modifications que les événements actuels ont pu apporter à cet état de choses, nous savons seulement que les Russes ont mobilisé, en dernier lieu, la classe 18, qui se compose de jeunes gens de dix-neuf ans. Ils ne paraissent pas, jusqu'à ce jour, avoir appelé sous les drapeaux un seul homme de plus de quarante ans; ils ne semblent pas davantage être revenus sur le large système d'exonérations institué antérieurement.

Tout en maintenant ces dispenses, notre alliée a pratiquement réalisé l'instruction, l'armement, l'équipement de huit millions d'hommes, sans compter peut-être la cavalerie cosaques. Ce total représente un soldat par vingt habitants. Ai-je besoin de rappeler que le coefficient de mobilisation en Angleterre est bien supérieur, puisqu'il atteint un soldat pour un peu moins de dix habitants, et que la France a incorporé un nombre presque égal d'hommes.

La Russie a pu lever ce contingent sans qu'aucun de ses besoins essentiels fût entravé. Derrière les troupes en armes, elle travaille, sinon sans peine, du moins sans crise. La Russie méridionale, celle que l'on appelle « la généreuse » parce qu'elle fournit en abondance le seigle, le blé, le maïs et que les vignobles

et des millions d'hectares de betteraves la parsèment, continue à répandre ses inépuisables ressources sur tout l'empire. L'immense territoire procure tous les produits agricoles et toutes les matières premières nécessaires à l'alimentation du peuple; ici, l'abondance de la population supprime une foule de problèmes chez nous essentiels. Il y a vingt nations derrière chaque soldat. Les centaines de races et de tribus qui habitent l'empire peuvent donc aisément, non seulement accroître l'armée de campagne russe, mais encore prolonger jusqu'en Occident l'effort soutenu avec tant de constance sur le front oriental.

Et l'Italie ?

Lorsqu'elle est venue à nous, dix mois après le commencement de la guerre, après la Marne, après l'Yser, à l'heure où nous avions déjà échangé avec les puissances centrales des coups formidables, elle a envisagé et accepté loyalement toute la difficulté de l'entreprise. Elle répondait à l'appel des terres italiennes, encore irrédimées; elle répondait aussi à l'appel d'un passé tout chargé de splendeur qui fait de Rome, non seulement la fleur de la civilisation latine, mais aussi le pays de l'indépendance et de la fierté.

En renvoyant M. de Bülow à ses louches pratiques, à ses marchandages, à tous les artifices d'une diplomatie tour à tour insinuante et brutale, l'Italie chassait de son sol les brouillards germaniques; elle se retrouvait; elle revoyait son visage; elle comprenait le sens des nobles vestiges qui décoraient ses places publiques, ses musées, ses remparts. Si la beauté a élu domicile dans la péninsule et si elle y prolonge son séjour, comment les Italiens auraient-ils pu, en face de la violence destructive, immoler leur carrière et leur renommée en ne se jetant pas sur le chemin du carnage ?

Ils l'ont fait, et notre âme française, si proche de la leur, est heureuse de cette solidarité. Déjà les Italiens ont réalisé, pour la défense de notre cause commune, les plus beaux sacrifices.

Nos alliés combattent au milieu de difficultés naturelles. Il y a une année, les monts qui avoisinent Cirozia et Tolmino ne livraient passage qu'aux lentes files de muletiers; aujourd'hui, de larges routes, sillonnées de convois automobiles, se déroulent sur leurs pentes. L'organisation que le génie a dû donner, non seulement aux vallées et aux cols, mais aux sommets eux-mêmes, est quasi miraculeuse.

M. Whitney Warren, citoyen américain, membre de l'Institut, admis à visiter le front italien, a relaté, dans un article très documenté paru dans *la Renaissance*, les détails des travaux difficiles effectués par les Italiens.

En temps de paix, on aurait renoncé à la moindre de ces entreprises aujourd'hui réalisées. Plus de 6.000 kilomètres de routes carrossables ont été construits; sous la direction d'ingénieurs, des voies d'accès ont été creusées par ce qu'on appelle l'armée civile composée de jeunes gens et de vieillards. Des canons de tout calibre ont été hissés sur les plus hautes positions.

Chaque jour, les soldats de l'Italie accomplissent des prouesses sur un front où la nature a accumulé des difficultés considérées jusqu'à ce jour comme insurmontables. Admirons ces alpins qui peuvent écraser et bouleverser le chaos des montagnes pour y trouver leur chemin. La prise de Gorizia est un beau témoignage de l'audace qui les anime.

Avec quels moyens notre alliée résiste-t-elle et progresse-t-elle ? Elle a mobilisé vingt et une classes : des hommes de vingt ans aux hommes de quarante.

Elle n'est pas encore allée au delà. Dans chacune de ces classes, qui se composent de 300.000 hommes environ, le nombre des exemptés ne faisant aucun service, pour des raisons diverses, est resté en moyenne de 60.000; le nombre des inaptes réformés est de 80.000. Le total des mobilisés est, croyons-nous, très proche de trois millions trois cent mille hommes, ce qui constitue un coefficient de mobilisation d'un soldat par onze habitants.

Il reste donc à l'Italie, comme à la Russie, de véritables disponibilités en hommes. Sa population, d'ailleurs vivace, n'a pas été touchée de façon à suspendre ou à compromettre la vie essentielle du pays. Les exemptions n'ont donné lieu à aucune révision; les réformés n'ont jamais été examinés par le corps médical, qui peut retrouver parmi eux, à raison de son extrême sévérité du temps de paix, de larges disponibilités. Il reste aussi les hommes de moins de vingt ans et ceux de plus de quarante. En France, hélas ! depuis bien longtemps ils sont

engagés dans la tourmente, et il y en a beaucoup qui sont tombés !

Cet examen des ressources italiennes et russes n'est-il pas en partie l'examen des forces alliées ?

L'Italie, et la Russie surtout, qui a beaucoup plus de disponibilités en hommes valides, n'hésiteront pas, je l'espère, à consentir à la cause commune les sacrifices qui sont indispensables pour hâter la victoire.

La France doit pouvoir compter sans réserve sur ses alliés. Il n'est pas possible qu'elle supporte seule tout le poids de cette guerre, et que, victorieuse, elle ne puisse pas se relever pour recueillir le prix de ses énormes sacrifices.

Henry Paté.

Député, rapporteur de la commission de l'armée.

" KULTUR "

Un musicien français, sollicité par le kaiser d'enseigner au Conservatoire de Berlin, est interné; sa femme aurait été fusillée.

ROTTERDAM, 4 novembre. — Au Reichstag le député socialiste Cohn a protesté avec énergie contre le sort infligé à l'illustre violoniste français Henri Marteau.

M. Marteau se trouvait, au moment de la déclaration de guerre, à Berlin, à titre de professeur au Conservatoire. Il avait pris ce poste à la demande même de l'empereur. Le député Cohn affirmait que la femme d'Henri Marteau, ayant refusé de se faire naturaliser Allemande, aurait été fusillée.

Le général Friederich répondit : « M. Marteau était officier de réserve français. Il aurait donc



M. MARTEAU

pu, dès le début des hostilités, être interné, mais, grâce à des protections, il fut laissé en liberté. Bientôt après, il se montra indigne de cette faveur en exprimant tout haut des sentiments de haine à l'égard de l'Allemagne.

« Il est maintenant interné dans la ville de Retz, près de Berlin.

« Le ministre de la Guerre n'a pas connaissance que Mme Marteau ait été fusillée : Il en doute fortement et examinera le cas. »

M. Cohn répondit : « Une élémentaire décence aurait dû empêcher les autorités d'interner un artiste fameux qui se trouvait en Allemagne comme fonctionnaire impérial à la demande de l'empereur. » (Radio.)

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

Confection, chapellerie, chaussures pour hommes, dames et enfants. Spécialité pour militaires. Tissus, lainage, toile, blanc, lingerie, etc... Mobiliers par milliers, sièges, tapis, tentures, ménage, chauffage, éclairage, etc...

MANTEAUX, FOURRURES, SOIERIE

Bouteilles vides à Champagne

achetées à bon prix, par la Maison

CHAMPAGNE MERCIER

EPERNAY

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

TROIS VAILLANTES ANGLAISES



(X) MISS N.D. HACKETT REÇOIT LA CROIX DE GUERRE

Il y a quelques jours, le général commandant le corps d'armée a remis, à Compiègne, la croix de guerre à miss N. Hackett, directrice de la *Women's Emergency Canteens for Soldiers*. Cette distinction était motivée par une citation à l'ordre du jour, faisant valoir l'infatigable dévouement de la titulaire. A côté de son portrait figurent ici ceux de la baronne de T'Serclaes et de miss M. Chisholm, deux Anglaises, nommées chevaliers de l'Ordre de Léopold II, en reconnaissance des soins qu'elles ont prodigués à de nombreux blessés belges, jusque dans les tranchées.

DERNIÈRE HEURE

Un nouveau bond italien sur le Carso

Nos alliés à 200 mètres de Castagnavizza

ROME, 4 novembre (Commandement suprême). — Dans la vallée de Travignolo (Avisio), nos détachements ont conquis la position fortifiée dite L'Observatoire, sur les pentes sud de la Cima Bocche, à une centaine de mètres du sommet. Le feu violent de l'artillerie ennemie n'a pas empêché nos troupes d'en renforcer solidement l'occupation.

Sur le front de la Carnie, activité plus grande de l'artillerie.

Dans la zone, à l'est de Gorizia, l'adversaire, qui a mis en ligne de nouvelles batteries de tout calibre, a tenu hier nos positions sous un intense tir de barrage, auquel notre artillerie a répondu avec une grande énergie et une grande efficacité.

Sur le Carso, la brillante offensive des troupes du onzième corps d'armée a continué.

Sur le front de Frigido (Vippacco), les fantassins de la 49^e division ont pris d'assaut les fortes hauteurs de Volkomjak et manœuvrent vers le nord, vers les hauteurs de la cote 123, un peu à l'est de San Grado et les hauteurs de la cote 126.

Vers l'est, par un bond impétueux, sur une profondeur de plus d'un kilomètre, nous avons atteint la cote 291, poussant l'occupation de la route d'Opacchiasella jusqu'à deux cents mètres des premières maisons de Castagnavizza.

Le long du reste du front, jusqu'à la mer, après un bombardement d'une extrême violence par les canons de tout calibre, d'épaisses masses ennemies ont attaqué dans la direction des hauteurs de la cote 208.

Foudroyé et dispersé par nos feux concentrés et rapides, l'ennemi s'est retiré en une fuite désordonnée, laissant de nombreux cadavres sur le terrain. Nous avons pris 553 prisonniers, dont 11 officiers, une batterie d'obusiers de 105 avec environ 1.000 obus pour chacun d'eux, des mitrailleuses, des armes, des munitions, un convoi de chariots avec leurs chevaux et un abondant matériel de toute sorte.

La journée des pirates

Du port espagnol de Castellon, on a pu assister à une bataille entre un transatlantique, deux vapeurs marchands et un sous-marin qui restait invisible. Quarante coups de canon ont été échangés à 14 milles de la côte en face du port. Les vapeurs ont réussi à mettre en fuite le sous-marin, dont on ignore la nationalité.

Les témoins de ce combat affirment que le pirate s'est retiré de la lutte fortement endommagé, et qu'il s'est porté en toute hâte dans la direction de Barcelone.

On mande aussi de Stavanger que l'équipage du vapeur norvégien Saturn, de Bergen, coulé par un sous-marin allemand, a été recueilli sain et sauf. On a reçu des détails relatifs au torpillage du Kong-Dag, autre vapeur norvégien, coulé dans les eaux mêmes de la Norvège. Là aussi, l'équipage et le capitaine ont pu se réfugier dans les canots. Le sous-marin n'a cessé, pendant le sauvetage, de tirer avec persistance, sans tenir compte de la protestation du Kong-Dag.

Le Lloyd annonce encore la perte du vapeur anglais Spero.

Encore un navire hollandais capturé par les Allemands et délivré

LA HAYE, 4 novembre. — Un second navire hollandais, le Randwijk, a été repris aux navires allemands qui l'avaient capturé.

Trois vapeurs, le Randwijk, le Brunsjik et le Nordwijk avaient été pris hier par les contre-torpilleurs allemands; le Randwijk fut repris par des navires de guerre anglais, les deux autres furent convoyés à Zeebrugge, puis relâchés peu après.

Deux vapeurs anglais entrent en collision et sombrent au large de la côte d'Irlande

LONDRES, 4 novembre. — Le vapeur Connemara, de la Compagnie du London and North Western Railway, qui se rendait de Greenore à Holyhead, avec des passagers et une cargaison de marchandises, et le vapeur Retriever, appartenant à la Compagnie irlandaise Clanrye Shipping, sont entrés en collision au large de la côte d'Irlande, devant Carlingsford-Lough, pendant une tempête; les deux vapeurs ont sombré immédiatement.

On n'a retrouvé jusqu'ici qu'un seul survivant.

LA BATAILLE EN TRANSYLVANIE

L'ennemi continue à reculer dans le secteur de Jiul

Les Roumains capturent 600 soldats, 4 canons, 22 mitrailleuses.

FRONTS NORD ET NORD-OUEST. — A la frontière ouest de la Moldavie, la situation est sans changement.

A l'ouest, sur la rivière Buzeu, nous avons avancé et nous avons pris à l'ennemi du matériel de guerre.

A Tabla-Butzi, nous avons avancé vers le nord. Dans la vallée du Telajen, nous avons fait 3 officiers et 104 soldats prisonniers et capturé 2 mitrailleuses.

A Predelus, la situation est sans changement. Dans la vallée de la Prahova, bombardement d'artillerie. Nous avons fait 1 officier et 27 soldats prisonniers.

A gauche de l'Olt, le combat continue.

A l'ouest du Jiu, nous avons continué la poursuite, pris 4 canons et plus de 20 mitrailleuses, fait 435 prisonniers et capturé un matériel de guerre considérable et beaucoup de munitions.

A Orsova, bombardement d'artillerie.

FRONT SUD. — Bombardement tout le long du Danube.

FRONT DE DOBROUDJA. — Légères escarmouches en Dobroudja.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 4 novembre. — Communiqué du grand état-major :

Sur le front sud-ouest, dans la région au nord de Sholevo, un bataillon allemand a attaqué nos positions, après une préparation d'artillerie.

Cette tentative a été repoussée et de nombreux prisonniers sont restés entre nos mains.

Dans la région boisée, au sud de Michush-hur, à l'est de la Lipitza-Dilnaia, les combats continuent avec acharnement. L'ennemi, après une violente action d'artillerie lourde, a attaqué avec des forces considérables, mais les Russes ont lancé une contre-attaque et, sur plusieurs points, rejeté l'ennemi qui, cependant, a réussi à occuper une partie des tranchées avancées établies sur les hauteurs, à l'est du village. Le combat continue.

FRONT DU CAUCASE. — Au sud d'Ognof, les Turcs ont pris l'offensive sur le front de Sigi-Koldar-Guldar-Molikan, mais, repoussés à la baïonnette, ils ont été réduits à prendre la fuite.

Un petit parti turc, appuyé par l'artillerie, a tenté une offensive dans la même région, sur le front de Hozarshakh-Gormuk-Shanirand-Kandas, mais il a été promptement arrêté.

FRONT DE ROUMANIE. — Dans la vallée de l'Olt, attaques repoussées par notre feu d'artillerie.

En direction du Jiu, l'ennemi continue à battre en retraite vers le nord, sous la pression roumaine. De nombreux prisonniers ont été pris avec quatre canons et un important butin.

FRONT DE LA DOBROUDJA. — Combats d'avant-postes.

LES MARINS ASSASSINS du "Deutschland"

Et ce sont, paraît-il, des hommes choisis pour "leur bonne conduite!"

LONDRES, 4 novembre. — On mande de New-London que deux hommes de l'équipage du Deutschland qui avaient été autorisés à descendre à terre, jeudi, se rendirent dans un restaurant, où ils obsédèrent de leurs attentions une jeune Américaine assise à une table voisine. L'un d'eux, qui parlait anglais, insista pour offrir à la jeune femme une consommation, pendant que l'autre prenait une attitude insolente.

Un garçon de l'établissement survint et invita les Allemands à une tenue plus convenable.

Là-dessus, le matelot qui parlait anglais se fit menaçant, et, comme le garçon essayait de le calmer, il sortit son couteau et lui en porta un coup. Il s'enfuit ensuite avec son camarade.

On dit le capitaine König très ennuyé, ses hommes ayant été choisis pour « leur sobriété et leur bonne conduite » (sic).

L'incident d'Ekaterini

C'est la conséquence de l'anarchie hellénique.

L'incident d'Ekaterini — dont nous donnons plus bas le récit et au cours duquel des volontaires du mouvement de défense nationale de Salonique sont entrés en collision sanglante avec un détachement de l'armée grecque régulière — n'est qu'un symptôme et une conséquence de l'anarchie et des divisions de la Grèce. L'incident, qui n'apporte et n'apprend rien de nouveau, est en harmonie avec une situation troublée. Il n'est pas de nature à arranger les affaires de la Grèce, et c'est pourquoi, du dehors, on le jugera regrettable. En face de la menace étrangère, quand les Bulgares sont en armes sur le sol hellénique, les Hellènes ont un autre emploi à faire de leurs coups de fusil que de les échanger entre eux.

L'échauffourée d'Ekaterini n'aura pas de lendemain, puisqu'il est entendu que l'armée grecque évacue la Thessalie. Mais l'état d'esprit des dirigeants d'Athènes, qui a si longtemps empoisonné le pays et dont on ne peut se flatter qu'il ait entièrement disparu, devait causer des événements aussi déplorables. Le sang qui a coulé entre Grecs mettra-t-il fin au désordre général de ce malheureux pays? On voudrait l'espérer, mais il faut avouer que cette espérance est bien chimérique.

Le récit de l'incident

SALONIQUE, 2 novembre (Retardée dans la transmission). — La garnison de la ville d'Ekaterini (sud-ouest de Salonique) ayant tenté d'arrêter au passage un bataillon qui, parti de Verria, cherchait à rejoindre l'armée nationale, les troupes nationalistes ont reçu du gouvernement provisoire l'ordre d'occuper Ekaterini.

La population de la ville accueillit les arrivants par des cris enthousiastes. Or, un détachement de troupes royales, un de ceux qui, en dépit de l'engagement pris récemment par le roi d'évacuer la Thessalie et la Macédoine, n'ont pas encore évacué les provinces grecques du Nord, s'est opposé par la force à l'occupation.

Un engagement en est résulté. Le colonel Mitsas, qui commandait le détachement, composé de 170 hommes, a donné l'ordre de tirer sur ses compatriotes. Il y aurait eu, de part et d'autre, des pertes dont l'importance n'est pas encore connue.

Enfin, les troupes nationales eurent le dessus.

Une déclaration de M. Venizelos

LONDRES, 4 novembre. — Le correspondant du Times à Athènes dit que M. Venizelos se déclare satisfait des décisions prises par les Alliés à Boulogne et qu'il lui importe peu que son gouvernement soit ou non reconnu formellement par les puissances de l'Entente, du moment que ces puissances lui fournissent leur appui matériel.

Le Reichstag clôt prématurément sa session

Mais le chancelier comparaitra devant la commission du budget.

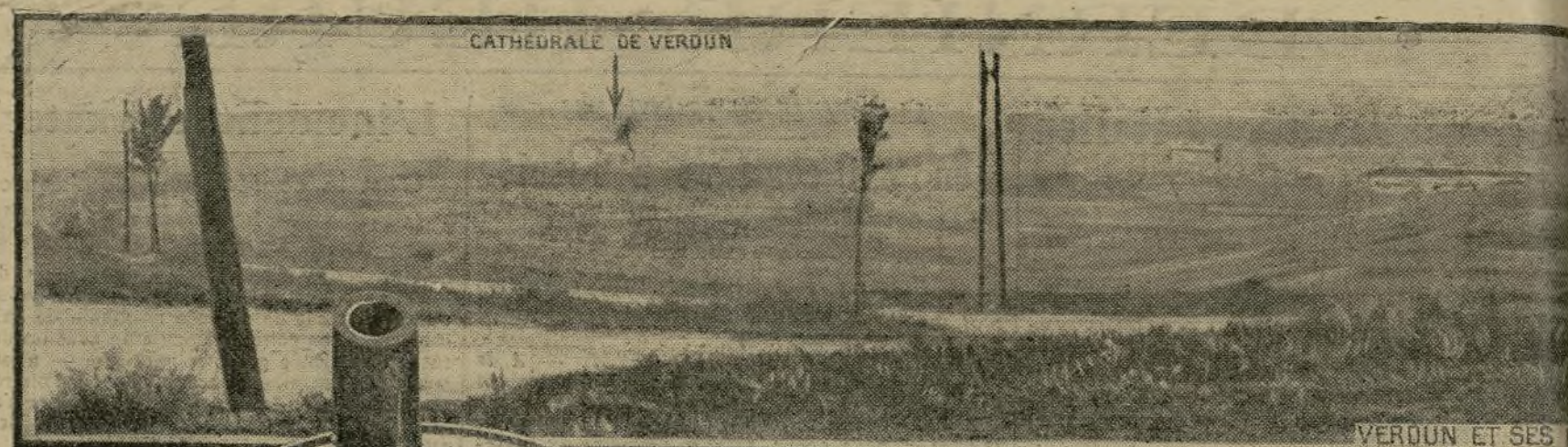
Le Matin reçoit de Zurich la nouvelle que le Reichstag s'est ajourné jusqu'au 17 février, mais que la commission du budget continuera à siéger pour entendre les rapports du gouvernement concernant la situation politique et parlementaire, et, le cas échéant, demander au chancelier ou à son représentant de comparaître devant elles.

On se rappelle que le vice-chancelier docteur Helfferich, dans son discours, qui fut d'ailleurs si mal accueilli, avait soutenu que la commission du budget ne peut siéger dans l'intervalle des sessions qu'avec l'autorisation de l'empereur, qui seul peut permettre que le chancelier compareaisse devant elle.

Le kaiser a donc dû faire le sacrifice de ses prérogatives. En effet, le décret impérial prononçant clôture de la session du Reichstag autorise la commission du budget non seulement à siéger, mais à convoquer le chancelier.

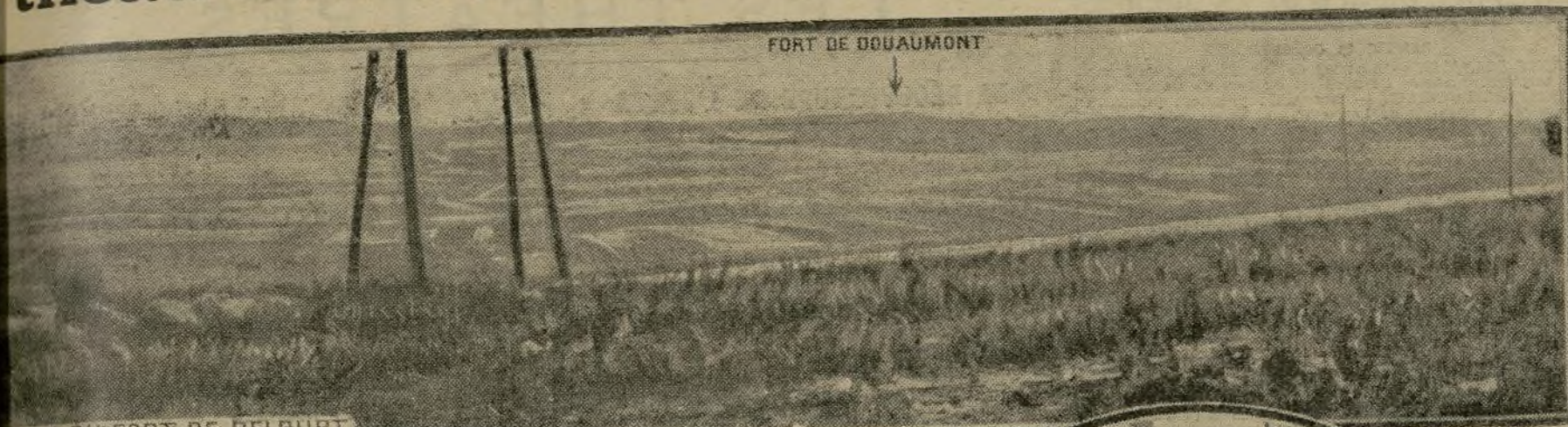
Si celui-ci a renoncé à prendre la parole en séance plénière, comme il avait été annoncé, c'est qu'il désirait qu'aucun débat ne suivît ses déclarations. L'opposition, comprenant les nationaux-libéraux, les conservateurs et les socialistes n'ayant pas voulu se rallier à ce point de vue, M. de Bethmann-Hollweg a préféré renoncer à faire des déclarations publiques.

Nos succès devant Verdun. — Sur théâtre de la victoire de Douaumont

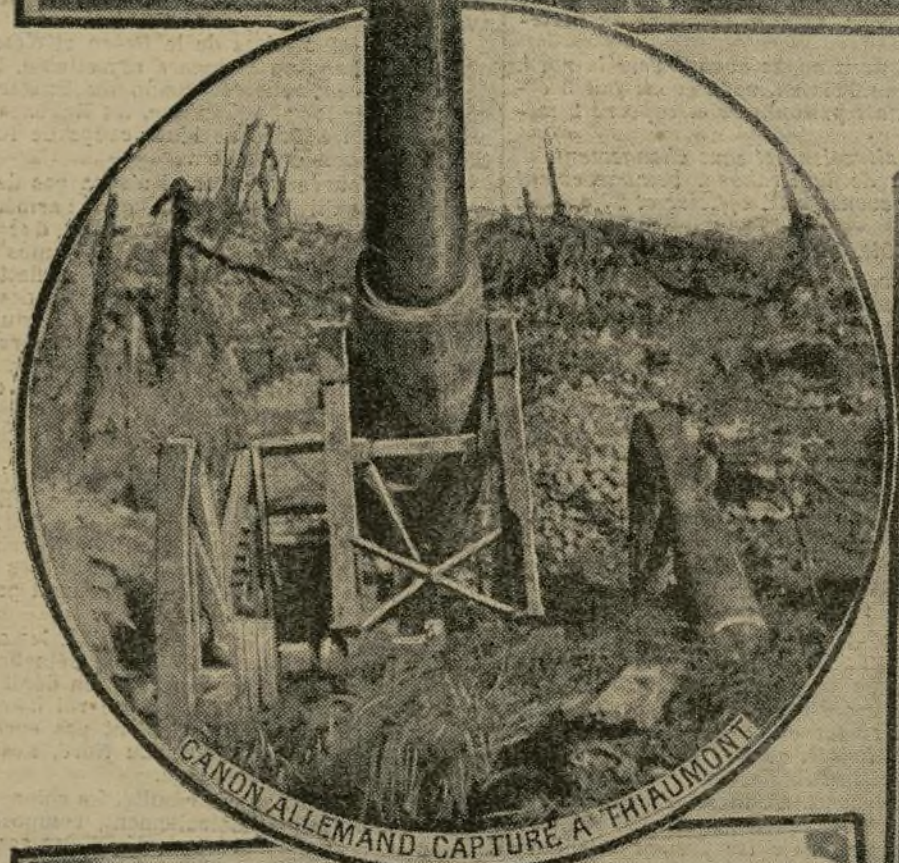


CATHÉDRALE DE VERDUN

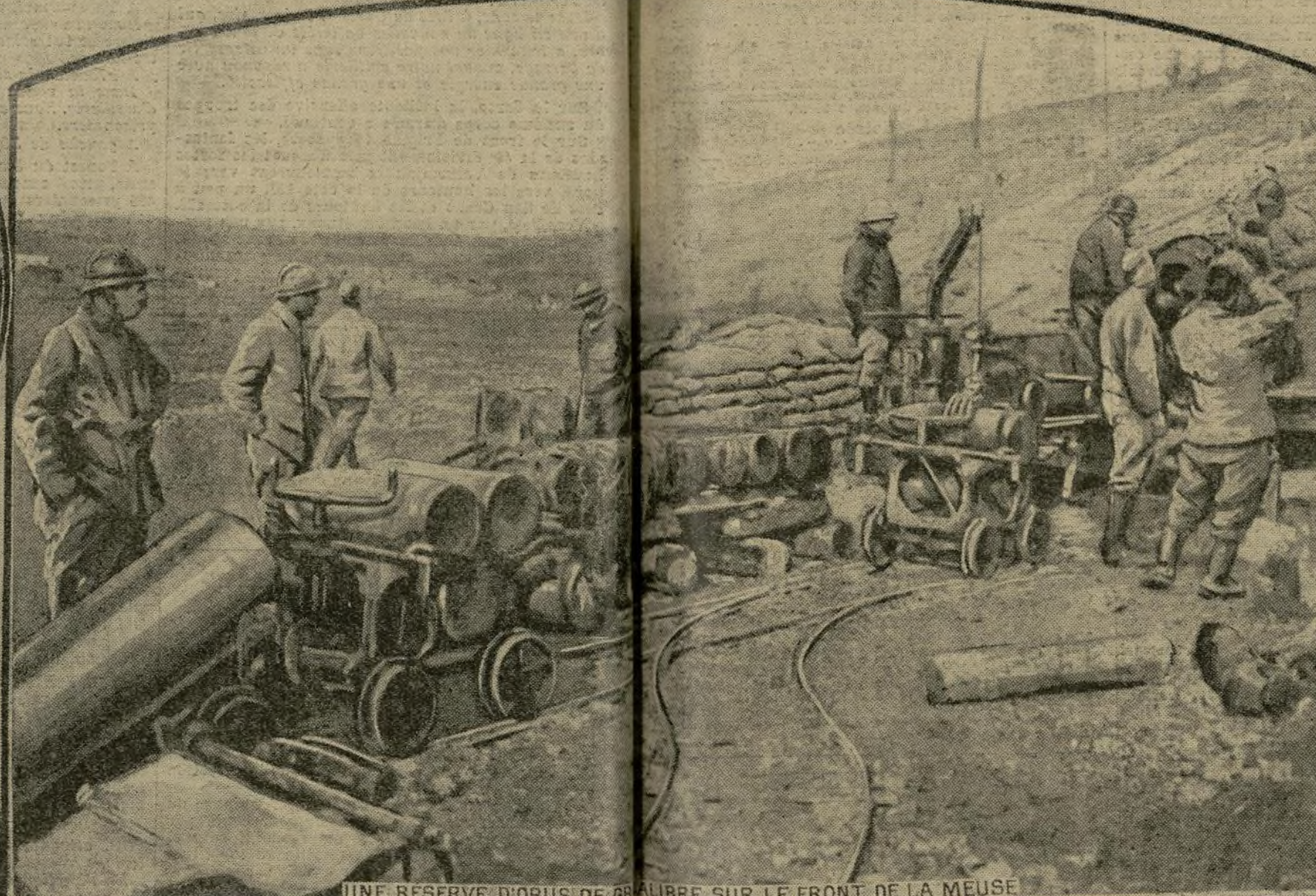
VERDUN ET SES ENVIRONS VUS DU FORT DE BELRUPT



FORT DE DOUAUMONT



CANON ALLEMAND CAPTURÉ À DOUAUMONT



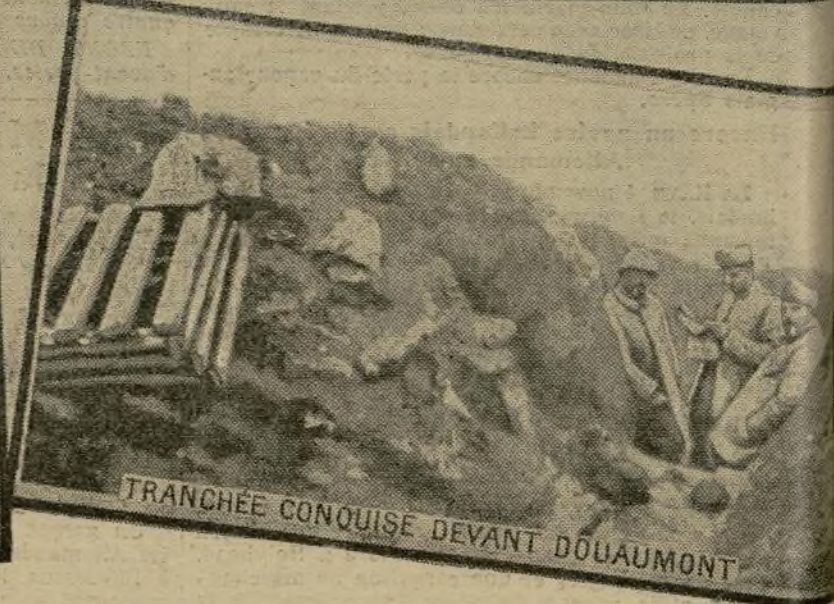
UNE RÉSERVE D'OBUS DE GR. CALIBRE SUR LE FRONT DE LA MEUSE



UN ABRIS D'ARTILLERIE ALLEMAND BOULEVERSE



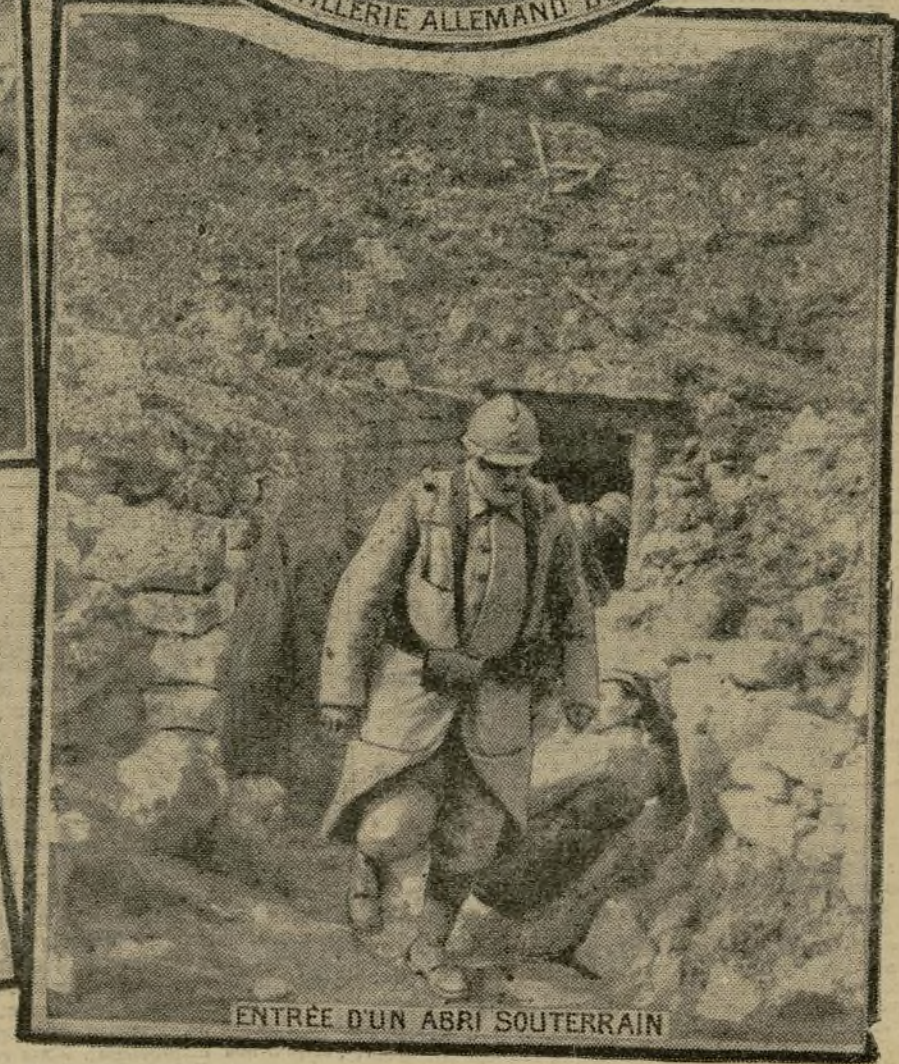
EN PREMIÈRE LIGNE AVANT L'ASSAUT



TRANCHÉE CONQUISE DEVANT DOUAUMONT



FUSILS TROUVÉS DANS UNE TRANCHÉE CONQUISE



ENTRÉE D'UN ABRIS SOUTERRAIN

L'indiscutable victoire remportée le 24 octobre dernier par les troupes de la deuxième armée que commande le général Nivelle — victoire qui nous rendit Douaumont — a été suivie de près par la caractéristique affaire de Vaux, où, pour la première fois, l'ennemi fit un aveu absolu de son impuissance en évacuant, sous le plus terrible bombardement, une position vers laquelle il allait s'élancer, avec leur héroïsme coutumier, nos braves soldats. C'est sans tirer un coup de fusil que les nôtres rentrèrent dans le glorieux fort d'où le commandant Raynal était sorti la tête haute. Par la soudaineté de notre première attaque, à Douaumont, nous avons pu nous emparer, en même temps que de plusieurs milliers de prisonniers, d'un important matériel abandonné. C'est sur le théâtre de ce beau succès que nous avons pris les vues groupées en cette page.

LES ÉPIGRAMMES DE LA GUERRE

SAMEDI 28 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Au nord de Verdun, nous enlevons un carré organisé au nord-est du fort de Douaumont.

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés prennent plusieurs tranchées au nord-est de Lesbœufs.

FRONT RUSSSE. — Sur le front occidental, dans la région de Dorna-Vatra, des avant-postes russes abandonnent deux hauteurs.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens s'emparent du village de Sano, au sud de la vallée de Loppio-Mori et avancent de 300 mètres au sud de Novavilla.

FRONT ROUMAIN. — Les Roumains reprennent Pistol-Cupin dans la vallée du Trotuz, attaquent et repoussent l'ennemi dans la vallée de l'Uzu (910 prisonniers), dans la région de Dragoslavele (300 prisonniers) et dans la vallée du Jiul (450 prisonniers).

DIMANCHE 29 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Nous réalisons quelques progrès dans la région de Sully-Sallisel.

FRONT RUSSSE. — Sur le front du Caucase, dans la direction de Bouroujdjir, les Russes repoussent les Kurdes jusqu'au bourg de Toulia.

ARMÉE D'ORIENT. — Dans la boucle de la Cerna, les Serbes continuent leur progression. Nous nous emparons du village de Gardlovo, et entre Kenali et la Cerna nous enlevons un système de tranchées. Les Anglais avancent près de Kalendra.

FRONT ROUMAIN. — Les Roumains occupent le mont Ughlamau, dans la région de Dragoslavele, ils progressent à l'alle gauche. Dans la vallée du Jiul, l'ennemi se retire dans les montagnes (260 prisonniers).

LUNDI 30 OCTOBRE

FRONT FRANÇAIS. — Dans la Somme, nous enlevons un système de tranchées au nord-ouest de Sully-Sallisel et nous progressons à l'est vers Sallisel (60 prisonniers). Au nord de la Maisonnette, l'ennemi réussit à pénétrer dans des éléments de notre première ligne et à prendre pied dans cette ferme.

FRONT RUSSSE. — Sur le front du Caucase, dans la direction de Hamadan, les Russes délogent l'adversaire des villages de Akhmetabad, Indjibatchi, Utchepo, Hatamabad et Mazreh.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens prennent une position avancée au sud-est du Settesass, dans le Haut Cordevole.

FRONT ROUMAIN. — Dans la région de Dragoslavele, les Roumains avancent à l'alle gauche. Dans la vallée du Jiul, la poursuite continue (312 prisonniers).

MARDI 31 OCTOBRE

FRONT RUSSSE. — Les Russes s'emparent de tranchées au sud de Swinaha, sur le front occidental, et des villages de Kourleman et de Moram, sur le front du Caucase.

ARMÉE D'ORIENT. — Dans la boucle de la Cerna, les Serbes continuent leur progression. A l'ouest du lac Prospa, nous occupons le monastère Singierc.

FRONT ROUMAIN. — A Bratocea, les Roumains occupent le mont Rosca.

MERCREDI 1^{er} NOVEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — Au nord de la Somme, nous enlevons des tranchées au nord-est de Lesbœufs et tout un système de tranchées fortement organisées à la lisière ouest du bois de Saint-Pierre-Vaast (175 prisonniers). Nous repoussons une violente attaque contre le village de Sully-Sallisel (70 prisonniers).

FRONT BRITANNIQUE. — Nos alliés avancent à l'est de village de Lesbœufs. Coups de main heureux au nord-est de Festubert et vers Messines.

FRONT RUSSSE. — Sur le front occidental, les Russes reculent au sud de la forêt de Mitchichow.

ARMÉE D'ORIENT. — Le village de Barakli-Dzouma a été enlevé par nos alliés (315 prisonniers).

FRONT ROUMAIN. — A Dragoslavele, les Roumains progressent à l'alle gauche (36 prisonniers). A Jiul, ils continuent de poursuivre l'ennemi (612 prisonniers). Dans la vallée de l'Olt, l'ennemi occupe les villages de Racoviza et de Titiche.

JEUDI 2 NOVEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — Au nord de la Somme, nous enlevons plusieurs points d'appui et nous continuons de progresser entre Lesbœufs et Sully-Sallisel (736 prisonniers depuis hier).

FRONT RUSSSE. — Sur le front occidental, sur la rive ouest du Stokhod, et, plus au sud, l'ennemi s'empare de tranchées avancées. Sur le front du Caucase, dans la vallée de Tetava-Tchat, les Russes reculent. Dans la direction de Bidgare, les Russes se retirent vers les villages Viavli et Chirli.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens prennent des retranchements sur les pentes de Tivoli et de San-Marco et sur les hauteurs à l'est de Dober, s'emparent, sur le Carso, des hauteurs de Veldi-Hribach, de la cote 376, ainsi que de Pecinka et des hauteurs de la cote 308 et avancent jusqu'à un kilomètre de Segetti. Au sud de la route de Oppacchia-sella, à Castagnelvitza, ils dépassent les premières lignes ennemies (4.371 prisonniers).

ARMÉE D'ORIENT. — Le village de Giridlovo est en notre pouvoir. Nous enlevons plusieurs tranchées sur la rive gauche de la Cerna. Les Serbes progressent dans la région de la Cerna.

VENDREDI 3 NOVEMBRE

FRONT FRANÇAIS. — Sur la rive droite de la Meuse, nous avons repris le fort de Vaux, progressé jusqu'au village au nord de l'étang.

FRONT ITALIEN. — Nouveaux succès sur le front de Giulie, le long de la lisière nord du plateau du Carso. Nos alliés ont atteint la ligne importante du mont Falit (Falit-Hirb), se dirigeant sur la route de Castagnelvitza (3.498 prisonniers).

ARMÉE D'ORIENT. — Sur la rive gauche de la Strouma, les Anglais prennent d'assaut le village d'Alipsa.

FRONT ROUMAIN. — Les Roumains occupent le mont Sviuli et Zataroumic. Ils progressent au delà de la frontière à Tabla-Buzul. La poursuite de l'ennemi continue sur le front de Jiul.

FAITS DIVERS

Une explosion chez Ruggieri. — Hier matin, vers 7 heures, une explosion qui a déterminé un incendie s'est produite dans la fabrique d'artifices Ruggieri, située au carrefour Pleyel, à Saint-Denis.

Les pompiers, mandés immédiatement, accoururent de Montmartre et de la caserne Château-Landon pour secourir ceux de la localité.

Après trois quarts d'heure de travail, tout danger était conjuré, mais, malheureusement, il y a eu trois ouvrières grièvement blessées.

Incendie à Ivry. — Un incendie, qui, en très peu de temps, a pris une certaine importance, s'est déclaré, dans l'après-midi d'hier, vers 1 h. 1/2, 69, quai d'Ivry, dans les bâtiments de la Société des bois et textiles ignifugés et imperméabilisés.

On ne signale aucun accident de personne.

LES THÉÂTRES

LA RÉOUVERTURE DE L'OPÉRA

Après la Comédie-Française, l'Opéra-Comique, les théâtres du boulevard, l'Académie nationale de Musique, quittant momentanément ce denil particulier de la guerre qui a la forme du silence, a effectué hier sa réouverture.

M. Rouché, dont l'élite apprécie le goût raffiné, se réjouit trop de ce que les aspirations ne deviennent plus qu'artistiques pour les décevoir. Et il a dû choisir, au temps des légitimes révolutions wagnériennes, l'œuvre suprême du précurseur le plus direct de la sensibilité musicale contemporaine : *Briséis*, d'Emmanuel Chabrier.

Lorsque, le 8 mai 1899, l'Opéra consentit à présenter cette œuvre incomplète et, pourtant, révélatrice, les critiques opposèrent les plus judicieux arguments : « Ce musicien n'est point fait pour la musique sérieuse que n'orchestre-t-il un *Panurge* ! Il a, certes, la passion des nouveautés harmoniques, ; il ne saurait vous toucher ni vous émouvoir. » Mais tous de reconnaître sa sincérité, son pittoresque, une certaine grâce sensuelle, des délicatesses, et de convenir que le premier acte de *Briséis* « éperduent lyrique promettait un chef-d'œuvre absolu. »

S'il n'est pas absolu, c'est pourtant un chef-d'œuvre, où Mmes Yvonne Gall et Demougeot furent expressives et belles, que l'on applaudit hier soir au point de regretter, à une époque où il est tant de morts, la fin prématurée et si douloureuse d'un musicien exclusivement français...

Le ballet « La Korrigane », de Widor, animé de sveltesse colorée, termina le spectacle, et puisque c'est une campagne d'art français qui commence, on jouera, ce soir, *Roméo et Juliette*, de Gounod.

Jules Bernex.

LA SOIRÉE

... Événement ! On a supprimé les loges de scène, à l'Opéra, et le Palais Garnier ne s'est pas écroulé. Il a fallu deux guerres et combien de nouvelles directions ! depuis que pour la première fois on parla d'enlever ces charmantes « boîtes à gants » : ainsi Sardon appelait-il ces loges d'où sortaient et s'allongeaient des mains gantées qui jetaient des ombres chinoises sur le décor.

Autre événement. Pleure, ô Ludovic Halévy ! Les ouvreuses ont perdu leur petit bonnet rose. Un nœud de velours, à l'alsacienne (il faut bien être à l'actualité) coiffe ces dames : un tablier de soie mordorée, telles les inaugura dans son théâtre Mme Béjane, ceint leur taille et couvre leur torse à grand fracas de volants.

Nouvelle lumière dans les loges : du rubis tamisé.

La salle pleine : abonnés et artistes : le comte de Gontaut-Biron, le comte de Clermont-Tonnerre, le baron Charon MM. de Vynck, Montefiore, Crozier, Fasquelle, Bravinbac, Hauser, Delaunay-Belleville, le docteur Hogg, le docteur Le Roux, Aga-Khan, MM. Dessaché, Camille Picard, Isola, d'Estournelles de Constant, un des petits princes de Kapurthala, Gabriel Grovlez, Mmes Catulle Mendès, Bréval, Cerny, Gheusi, Jane Henriquez, Jeanne Delsaux, Bugg, Christiane Lorrain.

Entr'acte bien plein, inauguration, au foyer, du portrait de Mlle Zambelli, qui sourit dans une glace rose. Dessins de Delthomas, tapis rouge...

Les visiteurs ordinaires du foyer complimentent l'une et l'autre : Hébrand, Hué, Nahmias et, émergeant de la foule, le docteur Babinski, moustache gauloise, œil sévère.

Pas un habit : mais les femmes sont toutes en robe de soirée : la jugulaire de perles de Mme Marguerite Carré n'en semble presque pas audacieuse...

Michel Georges-Michel.

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

La Course du Flambeau, que nous retrouverons mardi prochain pour le premier abonnement du soir de la saison 1916-1917, tenait l'affiche hier samedi. Je signalais, l'autre jour, l'étrange attitude de Stangy au premier acte. Si vous étudiez l'œuvre d'un bout à l'autre, vous retrouverez des invraisemblances à chaque pas. N'est-il pas étonnant, par exemple, que, le mariage de Marie-Jeanne une fois décidé, Sabine ne télégraphie pas aussitôt à Stangy qu'elle rattrape avant qu'il ne s'embarquât ? Cependant, rien n'affaiblit l'intérêt de l'action, parce que, je le répète, le drame n'est pas dans les faits, mais dans la façon dont Sabine Revel se comportera sous l'influence des événements surgissant autour d'elle.

Ainsi, au deuxième acte, Hervieu nous montre Marie-Jeanne mariée et son mari sous le coup d'un désastre financier. Juridiquement, la jeune femme pourrait trouver les moyens de disposer de sa dot. Hervieu ne s'en inquiète même pas. Comment Sabine agira-t-elle devant le malheur qui atteint son enfant ? Voilà la pièce. Hervieu développera cette seule idée jusqu'à son dénouement. Mais ce sujet d'une si sobre unité est traité avec tant de puissance, de clarté et un si parfait dédain des épisodes, du « fait divers », comme nous dirions, que le public, subjugué, ne se rend pas compte de tout ce qu'il y a de factice autour de la pensée directrice de la Course du Flambeau.

Emile Mas.

Aux Capucines. — Aujourd'hui, à 2 h. 1/2, matinée avec *Tambour battant* ; le *Plumeau* ; *Pan ! pan ! au rideau* ! prologue de M. André Debouges avec Miles Gaby Boissy, Méridol, Reine Deras et Hilda May ; MM. Berthier, Arnaud, G. Bataille, etc.

A l'Apollo. — Cet heureux théâtre, qui ne compte que des succès, va voir la *Demoiselle du printemps*, la délicieuse opérette, atteindre sa centième représentation cette semaine. C'est un fait assez rare à l'époque actuelle pour être signalé. Aujourd'hui, deux représentations : matinée et soirée. Location sans augmentation de prix. Central 72-21.

À Châtelet. — Les *Exploits d'une petite Française* seront donnés aujourd'hui en matinée et en soirée. Cette pièce, tour à tour agaçante et gaie, est une des plus intéressantes qu'il ait été donné d'applaudir : les *ba...* sont délicieux, la mise en scène admirable et l'interprétation parfaite.

DIMANCHE 5 NOVEMBRE

La matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *la Marche nuptiale*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Louise*.

Odéon. — A 2 heures, *Marie Tudor*.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *les Petites Michu*.

Variétés. — Matinée à 2 h. 15 ; soirée à 8 h. 15 : *Kit* (Max Dearly).

Même spectacle que le soir : Antoine, Apollo, 2 h. ; Théâtre des Arts, 2 h. 15 ; Athénée, 2 h. 30 ; Ba-Ta-Clan, 2 h. 30 ;

Bouffes-Parisiens, 2 h. 35 ; Châtelet, 2 h. ; Cluny, 2 h. 15 ;

Théâtre de la Dauphine, Théâtre Michel, Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Réjane, Renaissance, Sarah-Bernhardt, Scala,

Variétés, 2 h. 15 ; Grand-Guignol, 2 h. 30.

La Soirée

Opéra. — A 8 heures, *Roméo et Juliette*.

Comédie-Française. — A 8 heures, *Riquet à la Houppe*, les *Caprices de Marianne*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *les Dragons de Villars*.

Odéon. — A 8 heures, *Marie Tudor*.

Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athénée. — A 8 h. 30, *l'Âne de Buridan*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès).

Capucines (Out. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, *revue* ; le *Plumeau* ; *Pan ! pan ! au rideau* !

Châtelet. — A 8 heures, *les Exploits d'une petite Française*.

Gymnase. — A 8 h. 45, *la Petite Dactylo*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de Forges*. Lundi, *la Roussotte*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx*, *l'Infidèle* ; mercredi, *l'Amazone*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Une femme, six hommes et un singe*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Lpollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Central 72-21).

Théâtre des Arts (Wagram 86-03). — A 8 h. 30, *la Seconde Madame Tangueray* (Mme Berthe Bady). Mat. jeudi et dim.

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca marmure !*

Cluny. — A 8 h. 15, *Un Lycée de jeunes filles*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Châpin*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *Zampa*.

Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Dame aux Camélias*.

Théâtre de la Dauphine (56 bis, av. Malakoff — Passy 19-15). — A 8 h. 45, *la Danse qui tue* (Laure Fréville).

Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.

Variétés. — A 8 heures, *Kit* (Max Dearly). Location Gutenberg 00-92. Matinées jendis et dimanches.

Vandeville. — A 8 h. 30, *Crépus*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, vingt vedettes : Bergeret, Fabris, Turcy, les Pérezoff, etc.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20 et 8 h. 20, *les Mystères de l'ombre*, avec Fabienne Fabrèges. Location 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Omnia-Patbé. — *Zyfe* (d'après Hector Malot) ; *le Grand crime du petit Tonio* ; *le Sourire de Rigadin* ; les *Côtes de la Riviera*, et un programme d'actualités.

LES SPORTS

AUJOURD'HUI

Cyclisme. — Au *Vélodrome d'Hiver*. — La journée des Finales. Handicap de 400 mètres (52 sprinters). Prix Farman frères, course de tandems. Course de primes pour tandems.

Football Association. — La Coupe Nationale (U.S.F. S.A.). — Stade Français contre C.S. de Meaux, à 2 h. 30, au Parc des Princes.

La Coupe des Alliés. — Société Générale contre S.C. de Choisy-le-Roi, à 2 h. 30, au stade Jean-Bouin.

Football Rugby. — Stade Français contre Racing Club de France, à 2 h. 30, à Colombes ; Stade Français contre C.A. Société Générale, à une heure, au Parc des Princes ; Paris Universitè Club contre C.A. Société Générale, à 2 h. 30, à La Croix-de-Berny.

Cross-Country. — La Coupe Fédérale (F.C.A.F.). — Départ à 2 h. 30, à Clamart (50 engagés).

VIENT DE PARAÎTRE LE 6^e MILLE :

LÉON DAUDET

L'HÉRÉDO

ESSAI SUR LE DRAME INTÉRIEUR

C'est une des plus fortes tentatives faites pour libérer l'esprit de ce que l'on a appelé « le cercle de fer de l'hérédité ». Elle montre à l'homme les conditions de sa liberté et de la maîtrise de soi. Un vol. 16-16 à 3 fr. 50.)

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

11, rue de Médicis, Paris

LA POUDRE LOUIS LEGRAS CALME L'OPPRESSION ET LA TOUX DES VIEILLES BRONCHITES

REMEDE EFFICACE. 2 FRANCS, PHARMACIES

COUPE M^{me} B. PIQUOT, 59, rue de Rivoli, 9, PARIS.

MODES Cours par correspondance

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le matelot

Tous les jours, depuis un mois, Rosine, la bouquetière, le voyait sortir de la même porte, avec son grand col bien propre sur son cou jeune et fort, avec toute sa personne nette, claire, comme lavée et relavée par les grandes ondes, sur lesquelles s'était écoulée sa vie. Elle avait appris par la concierge de l'immeuble qu'il était un petit gars breton, très pauvre, qui, versé dans les fusiliers marins et gravement blessé, venait passer sa convalescence chez sa marraine.

Vers 11 heures, il paraissait, arpentant le trottoir comme le pont d'un navire jusqu'à ce que la marraine se montrât à son tour, charmante, élégante, sentant bon. D'abord, il avait eu l'air joyeux en l'attendant : il fumait à grosses bouffées, sifflait des chansons... Maintenant, sa mine se tirait toujours davantage, la grosse pipe ne s'allumait plus et les refrains s'étaient éteints !

— Nous n'y comprenons plus rien, fit une fois en balayant sa porte la concierge, qui aimait à parler, nous nous tourmentons tous pour ce diable-là. Madame lui a même demandé s'il était amoureux, il a répondu que non, et sur quel ton ! Mon avis à moi est que Madame le gâte beaucoup trop !... Elle le mène partout, au théâtre, dans les concerts, dans les pâtisseries... Chez lui, y sont dix enfants, y n'a jamais connu qu'une misère... Alors, ça, ça l'étourdit, y devient neurasthénique, ce gosse... Le v'là qui s'amène : voyez-moi cette figure !...

L'arrivant avait l'air, en effet, encore plus absorbé, plus lamentable que la veille ; il se promena de long en large, un bon moment, sans songer même à allumer sa pipe, puis, s'arrêtant devant une vitrine, s'inspecta sérieusement de la tête aux pieds, fit une moue en fixant son visage rose et frais, fit une moue en regardant son tricot bleu, fit une moue en contemplant ses gros souliers, se remit à déambuler, et, tout d'un coup, s'arrêta devant la bouquetière.

— Enfin, enfin, pensa Rosine, il va peut-être tout de même s'apercevoir de ma présence et me trouver gentille !

Et elle se cambra, rougit sous ses mèches blondes.

— Combien ce bouquet-là, mademoiselle ?

Cramoisie, le cœur battant jusque dans la gorge, Rosine jeta un prix, un prix bien réduit, la moitié de la valeur réelle de la gerbe de roses qu'on lui désignait...

— Ah ! soupira le matelot en s'éloignant simplement, c'est cher !...

Rosine sentit les larmes lui piquer les yeux, son cœur s'étrangla... Elle n'ignorait pas qu'elle était charmante, elle se savait la plus jolie fleur de l'étagère. Que fallait-il donc faire pour attirer l'attention de ce méchant gars ?

Maintenant, un peu plus loin, adossé à un rebord, à quoi s'occupait-il encore, le front barré, la mine soucieuse ?... Mais oui, c'était bien cela, Rosine ne pouvait se tromper : il comptait, recomptait les sous dans son porte-monnaie. Elle le vit, et, du même coup, ce que personne n'avait encore saisi autour du garçon, le cœur naïf et tendre de cette fille du peuple le découvrit en une seconde. Elle se dit : « Il l'aime, il est honteux de recevoir d'elle, sans rien lui donner... et c'est pour cela qu'il souffre ! »

La petite Rosine était pauvre, bien pauvre, elle aussi ; elle avait passé toute sa courte vie à être humiliée. Elle eut grand pitié du garçon, et sa propre déception disparut devant la peine de l'autre ; de toute la force de son cœur elle ne voulait pas qu'il fût malheureux !

Alors, sa décision fut prise. Un bouquet pareil, c'était sa vie de la journée... Mais, cette vie, elle était si contente de la donner !... Elle s'avança à son tour, les lèvres nerveuses et les cils frémissants, et, tirant doucement la manche bleue, força le gars à se retourner.

— Vous désiriez ces roses, monsieur le marin ? fit-elle, prenez-les !...

La jolie marraine parut juste à cette minute, éclatante et onduleuse, et s'avança vers l'auto. Le matelot hésita un instant, comme si un tourbillon de pensées contradictoires le paralysait. Puis, prenant les roses, il soupira un merci rapide et courut vers la voiture, sans un coup d'œil pour la bouquetière.

— Voilà, pensa-t-elle... c'est ainsi. Et toi, pauvre Rosine... donne tes fleurs, donne ton cœur, et tu n'auras ni un regard, ni un sourire !...

Elle ne regrettait pas son sacrifice, elle ne l'avait pas fait pour en tirer récompense, et pourtant son cœur pesait bien lourd dans sa poitrine, une force obscure semblait l'écraser. Elle se sentit toute petite,

très seule. Elle se pencha, ramassa son panier pour s'en aller... plus loin... elle ne savait où... Alors, comme elle se redressait, une chose inattendue la cloua sur place : à la portière de la luxueuse voiture, un visage, comme pétri par une extraordinaire émotion, un beau, un frais et mâle visage se penchait, sans souci de ce qu'on pouvait penser derrière lui !... Le petit matelot, pour la première fois, la regardait !...

Bruno Ruby.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui dimanche, Sainte BEATILIE ; demain, Saint LÉONARD.

— A 2 h. 1/2, Matinée nationale (grand amphithéâtre de la Sorbonne).

DEUILS

Morts pour la France :

JOSEPH DE SIEVES DE VEYNES, capitaine au 42^e colonial. — JACQUES PÉNICAUD, lieutenant d'artillerie, versé aux chasseurs à pied. — HÉBERT DELSART, sous-lieutenant au 32^e d'artillerie, auditeur à la Cour des Comptes. — ROBERT REULLIER, sergent au 66^e d'infanterie. — ROBERT POTTIER, aspirant d'infanterie, avocat au barreau de Tours. — ROULLIER et COUSTEROUSSE, aviateurs français, tués dans un combat aérien sur le front italien.

— Un service solennel pour le repos de l'âme des morts de notre armée et des armées alliées a eu lieu hier matin à Notre-Dame, sous la présidence de Mgr Amette, cardinal-archevêque de Paris.

Le président de la République s'était fait représenter par le chef d'escadron Nazareth, de sa maison militaire. Mme Raymond Poincaré, accompagnée de la colonelle Renault, assistait au service.

Après la messe, Mgr Amette monta en chaire et prononça une allocution au cours de laquelle il célébra les vertus de nos soldats et des soldats alliés.

Nous apprenons la mort :

Du marquis Henri-Charles-Joseph de Breteuil, décédé en son hôtel, 12, avenue du Bois-de-Boulogne, âgé de soixante-huit ans.

Le défunt, chevalier de la Légion d'honneur, chevalier de Malte, grand officier de l'Ordre de Victoria, siégea au Parlement, de 1877 à 1892, en qualité de député des Hautes-Pyrénées. De son mariage avec miss Garner, de New-York, il laisse deux fils, François et Jacques de Breteuil.

De M. Jasels, conseiller municipal d'Amiens, décédé en cette ville âgé de soixante-neuf ans. Il fut l'un des treize otages allemands emmenés par les Allemands le 31 août 1914.

De M. Marc Balandreau, ancien député de Seine-et-Marne, ancien maire de Melun, décédé à la Maltournée, à soixante-quatorze ans.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

LA MODE SIMPLE

CE QU'ON FAIT CHEZ SOI

Les robes droites sont vraiment une des plus jolies manifestations de la mode nouvelle. Quelques-unes sont d'une exécution compliquée, malgré une apparence très simple ; quelques autres, comme le modèle croqué ici, peuvent être faites sans difficulté.

C'est une robe de velours ou de lainage de deux tons ; cette combinaison de deux tissus permet d'utiliser une ancienne jupe trop étroite ou trop courte. Si on emploie du neuf, il y a des velours anglais en grande largeur ou de largeur moyenne qui sont très solides et pas coûteux. On fait cette robe complètement en droit fil, comme un tablier d'enfant, montée devant et dans le dos sur un empiècement bordé d'une grosse pique. Sous les bras, on supprime l'excès d'ampleur en fronçant solidement à la taille sur un ruban et en coupant la partie correspondante du corsage. La ceinture de la robe, étant cousue sur cette partie froncée, dissimule ce petit subterfuge. Le dos et le devant restent absolument vagues, simplement serrés par la ceinture. Celle-ci est faite de deux bandes de tissu en droit fil ou en biais appliquées l'une contre l'autre ; on la noue à la main. Le col et les petits parements sont également faits des deux tissus. De grandes poches carrées piquées sur la partie marine de la jupe et des boutons également en velours marine complètent cette robe et lui font une ornementation très peu coûteuse.

Jeanne Farmant.



MARQUIS DE BRETEUIL
(Phot. Eug. Pirou, r. Royale.)



Robe de velours gris et de velours bleu.

La Bourse de Paris

DU 4 NOVEMBRE 1916

Marché plus animé aujourd'hui et ferme dans la majorité des compartiments. Mais ce sont toujours les valeurs dites de guerre qui restent plus particulièrement favorisées. Notons également une nouvelle et substantielle poussée de hausse sur les cuprifères américaines et l'avance intéressante du Crédit Lyonnais à 1.272.

Parmi les fonds d'Etat, notre 3 0/0 se tient à 61,10, le 5 0/0 à 87,65. Au groupe étranger, les Russes sont bien tenus, notamment le Consolidé à 71,75, le 1891 à 60.

Du côté de nos grands Chemins, le P.-L.-M. s'inscrit à 1.040, l'Ouest à 694,50. Lignes espagnoles fermes : on traite le Nord-Espagne à 418.

Le Rio ne s'écarte pas sensiblement de sa précédente clôture à 1.768.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79 ; Suisse, 111 ; Amsterdam, 339 ; Pétersbourg, 176 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 87 ; Barcelone, 595 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 124 1/2 ; cuivre liv. 3 mois, 119 1/2 ; étain comptant, 182 1/4 ; étain liv. 3 mois, 183 1/2 ; zinc comptant, 56 3/4 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 32 d. 1/2.

ROSELILLY
du Docteur CHALK

Poudre de Riz LIQUIDE

ABSORBE LES TACHES DE ROUSSEUR

avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau.

Flacons à 2, 3, 50 et 6 fr. Ph. DETCHEPARE, à Biarritz.

L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.

VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

DÉPURATIF BLEU

au suc de plantes.



Guérit : Vices du Sang, Constipation, Eczéma, maladies d'estomac, de Foie, le Rhumatisme, en chassant l'acide urique, fortifie les Reins, la Vessie, rend le teint frais. Evite les accidents dus à un arrêt ou une mauvaise circulation du sang. Décongestionne Convalescents, grippe, catarrhes.

prenez le DÉPURATIF BLEU avec confiance, vous aurez force et santé. 2.50, bonnes Pharmacies.

BRELAND, pharmacien, 31, rue d'Antoinette, LYON.

SAVON DENTIFRICE VICIER

Le Meilleur Antiseptique. 31, Pharmacie, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris

CABINET RIVOLI

80, rue Rivoli. Tél. Archives 01-93

AVOCAT — ENQUÊTES PRIVÉES

DIVORCES, SUCCESSIONS, RECHERCHES.

REDACT. D'ACTES, DEMARCH. LEGALES

Représentation devant tous tribunaux ;

questions loyers et bénéfices de guerre.

Consultations tous les jours ou par lettres, de 9 h. à 6 h.

TOUX BRONCHITES PASTILLES CATARRHES

Guéris par les

BRACHAT

AGREABLES SOIREES

DISTRACTIONS des POILUS

PREPARANT à FÊTER la VICTOIRE

Curieux Catalogue (Envoi gratis)

par la Société de la Gaité Française,

85, r. du Faubourg St-Denis, Paris (10^{ème}).

Farces, Physique, Amusements, Propos Gaie,

Art de Plaire, Hypnotisme, Sciences occultes, Chansons et

Monolog. de la Guerre, Hygiène et Beauté. Librairie spéciale.

EAU VERTE
DE
MONTMIRAIL
(VAUCLUSE)
LE
PURGATIF FRANÇAIS

GARDE-MEUBLES DE L'EST

63, Faubourg Poissonnière, Paris (IX^e)

Annexes aux numéros 62 et 64

Téléphone : Central 65-31

Déménagements

Transport de bagages

MOBILIERS D'OCCASION

provenant du garde-meubles

MEUBLES NEUFS

aux prix d'avant-guerre

Grand stock de lits tout confort



L'Humour et la Guerre



AGATHOS

Wasser était un soldat singulier. Toutes les fois qu'il s'agissait de retourner à l'arrière, il était toujours en avant; toutes les fois qu'il s'agissait de retourner à l'avant, il était toujours en arrière.

Ce qu'ayant observé, le caporal Yungfraü, petit-



neveu d'un des quatre-vingt-treize intellectuels et qui, pour cette raison, se piquait de grec, avait proposé de le surnommer Agathos. Les hommes de la section y consentaient; mais, avant d'opiner, ils prétendirent savoir ce que ça voulait dire, Agathos.

— Ça veut dire « bon, brave à la guerre », répondit Yungfraü.

Cela avait fait ricaner les hommes. Mais, les sourcils hauts, l'index levé, le caporal avait expliqué :

— C'est par antiphrase.

Et son ton était si persuasif qu'à moins de passer pour des saucisses, il n'y avait qu'à s'incliner.

Wasser fut donc, à l'unanimité, surnommé Agathos. Quant au mot antiphrase, il demeura lointain. Mais l'intéressé, oui, le soi-même Wasser, qui avait fait ses classes aussi bien que Yungfraü, savait fort bien qu'une antiphrase c'est une expression employée dans un sens contraire à sa signification propre.

Ça ne l'empêcha pas d'accepter Agathos, et sans se fâcher.

Criaient-on :

— Agathos !

Placidement, il répondait :

— Ya !

Chaque fois, la section riait. Wasser laissait rire la section. Quand la section avait fini de rire, il disait :

— Ya, vous faites les malins; mais je vois bien que vous ne savez pas la première des choses : c'est



qu'il ne s'agit pas seulement d'aller; il s'agit, surtout, de revenir.

Et il ajoutait :

— C'est pour ça que je suis prudent.

L'index levé, les sourcils hauts, Yungfraü, tourné vers la section, déterminait :

— Prudent : euphémisme.

Bien entendu, comme antiphrase, euphémisme demeurait lointain pour la section. N'importe, la section s'inclinait.

Wasser, dit Agathos, savait, lui, à quoi s'en tenir sur l'arrière-pensée du caporal hellénisant.

Se trouvant seul avec lui, il lui dit :

— Je sais que vous me tenez pour un poltron; et toute la section aussi me tient pour tel; mais, principalement, vous et Gottlieb, qui avez gagné la croix de fer en lançant avec audace des liquides enflammés. Mais je ne suis pas un poltron; et je ténais à vous le dire.

— Qu'est-ce que tu es donc alors ? demanda Yungfraü.

— Je suis un original. Voilà.

— Un original ?

— Ya, je suis un type qui n'aime pas à suivre le commun. S'élançant baïonnette en avant, la belle affaire ! Tout le monde fait ça, ces temps-ci. C'en est devenu un acte vulgaire et à quoi ne saurait se plier un original, qui, par définition, est un être à ne rien faire comme les autres.

— Vraiment, cher Agathos ?

— Ya, caporal de mon cœur, c'est ainsi. Et, au surplus, souvenez-vous qu'il ne s'agit pas seulement d'aller, mais qu'il s'agit, surtout...

— De revenir ?

— Ya, ya.

— En attendant, cher Agathos, prépare-toi bien à l'idée que nous attaquerons demain, avant le jour. Il nous faut enlever cette tranchée française qui est seulement à cent mètres de nous. C'est affaire de rien.

— Mein Gott ! soupira Wasser, dit Agathos.

Le moment venu, d'ailleurs, il franchit le parapet comme les kamarades.

Ce fut affaire de rien, en effet. Affaire de rien



pour les nôtres, qui rejetèrent les assaillants avec une furia toute nationale...

La section Yungfraü fut fort éprouvée.

Gottlieb et quelques autres, qui étaient allés, n'étaient pas revenus, quand parut le soleil.

Wasser non plus, du reste.

— Ah ! bah ! se serait-il fait tuer ? songeait Yungfraü.

Hypothèse insensée ! Le soir venu, Agathos rentra, sain et sauf. Placidement, il expliqua qu'il s'était planqué dans le premier trou rencontré, à la minute où Gottlieb tombait frappé d'une balle décisive. Naturellement, il n'avait eu garde de bouger de tout le jour.

— Et tu n'as pas honte ? cria Yungfraü.

— Dame ! répondit Agathos; c'est qu'il vaut mieux avoir peur pendant dix minutes que d'être mort pendant toute sa vie.

(Après ça, on ne pourra plus dire qu'il n'y a pas d'humouristes outre-Rhin.)

(Dessins de Hautot.)

Georges Docquois.

Pour le Roi de Prusse !

Nos nouveaux abonnés recevront sur leur demande tous les numéros parus de notre intéressant feuilleton :

Pour le Roi de Prusse

Nous pourrions jusqu'au 6 novembre inclus adresser gracieusement ces numéros aux lecteurs qui ne les auraient pas trouvés chez leur marchand ordinaire.

Journaux du Front

POURQUOI ?

De l'Echo des Guittoues (revue politique, économique, fantaisiste et intermittente, organe officiel du 144^e de ligne; secteur 153) :

Pourquoi appelle-t-on « réfractaire » la terre qui va au feu et le soldat qui n'y va pas ?

Pourquoi dit-on que les Boches ont de moins de pommes de terre, et qu'ils sont de plus dans la purée ?

Pourquoi donne-t-on des teintes « neutres » à des uniformes des armées belligérantes ?

Pourquoi exigerait-on des « militaires » qu'ils montrent « civils » ?

Pourquoi dit-on qu'on veut chasser les Boches de France, alors qu'on fait tout le possible pour qu'ils restent sur le carreau ?

LA LAMPE

De la Mitraille (secteur postal 120) :

La lampe vit sur un pied assez élevé, fréquemment beaucoup les salons où elle brille par son esprit éclairé souvent la conversation. Malheureusement, elle y voit beaucoup (de là le verbe « lamper »), car elle aime le verre; mais vous ne la trouvez jamais éteinte : elle est simplement allumée, et, d'ailleurs, elle a comme excuse le besoin d'être remontée.

La lampe fume souvent et veille assez tard. Malgré ses défauts, on peut dire d'elle : « C'est une lampe de sûreté qui ne vend jamais la mèche ! »

La lampe est travailleuse et reste d'habitude à la maison; mais il y a aussi la lampe qui fuit.

Pourtant la lampe sort peu, car elle a généralement le pied nickelé.

LES MOTS DE VERDUN

Du Poil... et Plume (81^e régiment d'infanterie. Téléphone 400-75) :

Noté cette phrase dans le rapport d'un officier. Elle donne une idée assez juste de l'intensité de certains marmitages :

« Les hommes sont constamment occupés à se détacher les uns les autres. »

On détecte un pourvoyeur de mitrailleuse. A peine dégagé, les yeux encore pleins de terre, son premier cri :

— Ben, zut ! elle doit être propre, la pièce !...

Un poilu de la 3^e s'écrie, devant la fureur d'un bombardement du diable :

— S'y payaient le port, y n'en enverraient pas tant !...

Un jeune officier, droit et mince comme une épée, un véritable officier de race, tombe dès le début de l'action. Une seule mélancolie l'assiege, et il murmure :

— Quelle tristesse de mourir avant de leur avoir montré de quoi on était capable.

LES GAÏETES DE « MARMITA »

(267^e de ligne; secteur postal 103) :

— Quel est le comble de l'ignorance pour un embusqué ?

— C'est de prendre un tonneau de pinard pour un foudre de guerre !...

— Pourquoi les poilus des dépôts de la ville de Nantes sont-ils favorisés sous le rapport des permissions de longue durée ?

— Parce qu'ils ont tous leurs « permes à Nantes » !...

— Qu'advient-il à un aviateur qui part en mission muni de son masque protecteur ?

— Il effectue une reconnaissance « Air au nez » !...

MYSTÈRE ET CORDONNERIE

Du Canard du Boyau (74^e rég. d'inf., secteur postal 93) :

Pourquoi les lacets de godillots ne font-ils pas de bons fils téléphoniques, alors que les fils téléphoniques font de bons lacets de godillots ?

L'EXCES EN TOUT EST UN DÉFAUT

De Notre Rire :

Des permissionnaires passant en gare de Rampillon, petite localité de la ligne de Troyes, entendent un employé qui hurle :

— Rampillon ! Rampillon !

— Rempier ? Ça, jamais ! gonfler un chasseur alpin, même pas pour deux litres de pinard par jour.

POUR M. LEBUREAU

Du Camouflet (sapeurs du 7^e génie, comp. 15/7. S. P. 163) :

Nous tenons à la disposition des ministères des chemises pour classer les paperasses, avec totos en supplément. Affaire à saisir.

L'Humour et la Guerre



Le kronprinz. — Tu devrais faire couper tes moustaches, papa !
Le kaiser. — Quand tu prendras Verdun, fiston.

(Leo Roucoux)



Le piquet de tranchée (à la bûche). — Va donc, hé !... embusquée..

(Gatop)



— C'est un civil qui m'écrit que j'y envoie quelque chose que j'aurais pris à un Boche.

— Envoie-z'y un pou.

(Le Rire Johan Testevuide)



ECOLE DE PREPARATION
— Si tu n'écoutes pas mieux aux portes, Fritz, tu seras privé de choucroute.

(Ch. de Bussy)



La consigne est de tenir. Toujours tenir et tenir votre langue.
(Adaptation du kronprinz à ses troupes)

L'Autrichien et le Turc. — Eh bien ! qu'attendez-vous pour partir à l'assaut avec nous ?
Les Boches. — Nous tenons notre langue !

(Emm. Huard)



DANS LE FRACAS DE LA BATAILLE

— John, un peu de thé ?
— Tu n'y penses pas !... Il m'empêcherait de dormir..

(Keller)



L'OFFENSIVE DES MERCANTIS
— Encora augmenté ? Ça le met cher, ton pinard !!
— J'suis l'mouvement.. J'augmente mes canons..

(Sauvart)



QUI MEURT .. NE DINE PAS !
— Bravo, papa ! tu nous en fais sacrer une belle fournée !!
— ... Je ne pouvais plus les nourrir..

(La Batoulette - Leroy)



LA RECOMPENSE DU HEROS
— Oh ! Van-Van, comme t'es beau !
Comme t'es brave ! Tu seras le père de mes enfants..

(J. Armand)

Képhaldol

Comprimés souverains contre

LES DOULEURS

Les névralgies, sciaticques, migraines, maux de reins, rages de dents, rhumatismes sont vite calmés et guéris par le Képhaldol : spécifique absolument inoffensif et sans rival.

J. RATIE, ph^{co}, 45, rue de l'Echiquier, Paris et toutes Pharmacies.
Le grand tube 3 fr. 50. La petite boîte 0 fr. 50

Printemps

Lundi 6 Novembre

Mise en Vente Annuelle

FOURRURES
BONNETERIE
SOIERIES
GANTS
DENTELLES

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior. Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes
Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur La boîte 5 fr. c. mand.

GROS STOCK DE RASOIRS

mécaniques à liquider pendant 15 jours



comme réclame à un prix incroyable, très inférieur au prix de revient de leur fabrication, pour en faire éprouver la qualité. Rasoir de sûreté « LA VICTOIRE » avec 12 lames, 24 tranchants, triplement argenté, en un joli écrin très riche, modèle dernière nouveauté, le plus pratique et le plus simple. Prix exceptionnel, 10 francs franco, garanti fonctionnant parfaitement. Modèle n° 2, écrin plat avec 6 lames, 12 tranchants, 7 fr. 25. Modèle n° 3 de poche, article de réclame, avec 3 lames, 6 tranchants, 5 fr. 50. L. Kapelovitz, 24, r. Notre-Dame-de-Nazareth, Paris. Env. c. mand.-posté ou c. rembours. Rien à risquer; échange admis; au besoin argent sera retourné.

ACHAT ET VENTE DE TITRES PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE
BANQUE GIRON (54^e année), 67, rue Rambuteau. Téléph.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 5 NOVEMBRE 1916

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

PREMIERE PARTIE

La cloche du Vieil-Orme

CHAPITRE III

Et, se reprenant aussitôt, énergiquement :
— Il ne s'agit pas de nous demander si nous sommes indiqués pour tel ou tel rôle... Haldemart rentrera à Paris, porteur d'un message pour le ministère... libre.

— En toute apparence, conclut Besse.

M. de Saint-Priet retournait à la porte du fond.
— Une minute ! intervint l'agent ; je sors... Le regard du capitaine s'est surtout attaché sur moi lorsque nous sommes entrés... Je lui suis suspect... Laissons-le dans une sécurité relative si son arrestation n'a pas lieu sur-le-champ... Il suffit que vous l'emmeniez à Paris, quand il se dispose sans doute à gagner par ici l'Allemagne, pour le contraindre quelque peu... à moins qu'il soit dans ses intentions et dans le plan qui lui fut assigné de

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE



Exiger ce portrait

d'appétit, aux idées noires, doit craindre la MÉTRITE.

La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire.

La Jouvence de l'Abbé Soury guérit la Métrite sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénisme des Dames (la boîte 1 fr. 50).

La Jouvence de l'Abbé Soury est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, Fibromes, Mauvaises suites de couches, Hémorragies, Pertes blanches, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury dans toutes pharmacies : le flacon, 4 fr.; franco gare, 4 fr. 60; 3 flacons, expédiés franco gare contre mandat-poste 12 fr. adressé Pharm^{ie} Mag. DUMONTIER, Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 292

PILES « J'OFFRE MIEUX » Boitiers, ampoules. Vente en gros.
Catal. éco. Agents dem. WEIL, 94, r. Lafayette, Paris.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumar

Prime supplémentaire

Deux magnifiques estampes de JONAS

Tirage de luxe. Papier grainé. Grandes marges, 53 x 41

exclusivement réservées à nos Abonnés d'un An



LIEUTENANT... A VOUS L'HONNEUR !

... Frappé mortellement en pleine attaque, à la cote 304 le 31 mai 1916, le capitaine Auguste Fauché, du 55^e de ligne, confia à son lieutenant la conduite de ses hommes par ces simples mots : « Lieutenant... à vous l'honneur ».

et LA PERMISSION DU BERCEAU

allusion touchante aux permissions de naissance récemment accordées à tous les militaires qui viennent d'être pères.

Joindre, pour tous frais, au montant de l'abonnement ou du renouvellement : 1 fr. 30 pour la France et les Colonies; 1 fr. 60 pour l'Etranger.

ne partir qu'à l'heure suprême de la mobilisation, avec des renseignements de plus en plus précieux pour son pays.

Et Besse s'en alla, par le corridor, sombre en plein jour, qui menait d'une tourelle à l'autre.

CHAPITRE IV

Lorsque, en pénétrant dans la chambre qui communiquait avec le cabinet du général, Mrs Clearek se trouva en présence de ceux qui l'occupaient déjà, elle n'eut qu'un mouvement de surprise légitime, quelques paroles suffisant à affirmer cette surprise.

— Messieurs... je ne vous demanderai pas pourquoi vous êtes ici; vous pourriez m'en dire autant... Il y a quelques heures, quand l'orchestre nous faisait danser sur la pelouse, nous ne pensions pas à une nuit blanche qui nous réunirait à l'aube... Car voilà l'aube.

Une seule voix répondit, celle de l'ingénieur.

— Le moment est critique... C'est ce que cela prouve d'abord... Nous aurons, quand ces messieurs seront disposés à nous entendre, à tenir conseil... sans doute... je ne sais...

— Quel est cet homme... avec eux?

— Un messenger... un envoyé, plutôt, pour un rôle inconnu... qu'il nous est permis de soupçonner...

— Des arrestations d'espions?

— Qui vous a renseignée, madame?

— On ne parle pas d'autre chose par ici... depuis quelques jours... Alben m'en parlait ce soir, avant de quitter sa fiancée... Ah! cher ami, c'est fort heureusement demain, ce mariage...

Et, tout naturellement, allant à la porte de la chambre, qui était la porte de sortie :

— Je suis brisée de fatigue... Faites-moi chercher chez moi, mon cher Saint-Priet, dès que le

Elle tira cette porte à l'instant où, du cabinet de travail, la communication s'ouvrait.

Le colonel Bertholle demandait :

— Voulez-vous venir, capitaine?

Et le capitaine Haldemart, attitude et pas militaires :

— Voilà, mon colonel.

Avant qu'il eût franchi le seuil le ramenant au bureau du général, Mrs Clearek était dehors.

Elle gravit son escalier en quelques secondes.

Dans le parc, l'auto, avec son chauffeur au volant, stationnait à l'endroit même où elle s'était arrêtée.

Mrs Clearek, de sa fenêtre, à travers la persienne, distinguait très bien la voiture.

Et elle restait, sans un mouvement, une main violemment crispée sur son cœur.

Dix minutes s'écoulèrent.

Le jour était tout à fait venu, une de ces aurores radieuses où la brume semble se déchirer d'un seul coup pour montrer le soleil éclatant dans l'azur.

Deux hommes en uniforme, le colonel Bertholle et le capitaine Haldemart, puis un soldat, réveillés sans doute en hâte, ordonnance du général, se dirigeaient vers l'automobile.

L'Américaine fut-elle seule à remarquer le regard que jeta le capitaine vers sa chambre, comme si à travers la persienne ses yeux attireraient les siens?

Et, soudain, retentit la voix du général; sans doute de sa fenêtre il disait :

— Je serai à Paris demain; bon voyage!

Haldemart était aussi pâle que lorsqu'il passait du cabinet de M. de Saint-Priet dans la pièce voisine.

Malgré la distance, la « sirène aux yeux verts », comme l'appelait l'ingénieur, « la vipère rouge », disait Perraud le garde, remarquait-elle cette pâleur?

E. VILLIOD
DÉTECTIVE
 37, Boul. Malesherbes,
 PARIS
ENQUÊTES
RECHERCHES,
SURVEILLANCES.
 Correspondants
 dans le Monde entier.

la Blédine
JACQUEMAIRE
 farine délicateuse
 est
L'ALIMENT FRANÇAIS
 des Enfants
 des Surmenés, des Vieillards,
 des Convalescents et de ceux qui souffrent
 de l'estomac ou de l'intestin.
ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
 EN VENTE DANS
 Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epiceries.
 DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT
 Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

AUX MARINS
 7-9, Avenue de la Grande-Armée
 PARIS
 Spécialité de vêtements et
 livrées pour l'automobile,
 imperméables, caoutchouc
 et parapluies du chauffeur.
 Manteaux et fourrures en
 tous genres
 Equipements complets, leggings,
 gants, lunettes, etc., etc.
 ENVOI FRANCO DU NOUVEAU CATALOGUE

SAMARITAINE
 PARIS
Lundi 6 Novembre et Jours suivants
FOURRURES et MANTEAUX
 A tous les Comptoirs
GRANDES OCCASIONS

12.50

MANTEAU en belle
 cheviotte
 noire ou bleu marine,
 orné col fourrure
 fantaisie grise,
 longueur 125.
 Occasion... **38 fr.**
MARQUIS velours
 garni passementerie. **12 50**

PEIGNOIR en velours,
 fond marine,
 noir ou violette, col
 parements garnis satin
 noir mercerisé,
 ceinture montée
 sur caoutchouc.
 A la Samaritaine. **8 90**

9.75

Très Joli MANTELET
 en colombie
 façon tontre.
 Exceptionnel... **28 fr.**
 Le Manchon tontre
 assorti... **19 50**
MANOTIER velours
 garni motif métal. **9 75**

16 fr.

Jolie CASAQUE en crêpe de
 Chine rose,
 ciel, crème, champagne, vieux
 bleu, marine, violet
 ou noir, garnie
 fourrure, jours et
 boutons assortis... **16 fr.**
 A la Samaritaine

15 fr.

ÉCOSSAISE lain nouveau, tout
 fourrure, en
 véritable Marmotte
 native du Canada.
 Le Manchon tontre
 assorti... **59 fr.**
CHAPEAU velours
 garni motif brodé... **15 fr.**

10.75

Élégant MANTELET
 en sk. d. s. nature.
 (Morceaux) **139 fr.**
 Sans précédent.
 Le Manchon tontre
 assorti... **75 fr.**
CHAPEAU peluche,
 garni motif métal... **10.75**

ROBE en ve. u. s. cotele,
 marine, noir,
 gris, n. l. r. ou
 marro (3 et 4 ans). **9 85**
 4 fr. supplément par âge
 jusqu'à 12 ans.
 (Com. voir des Fquettes).

NOUVEAUX ARTICLES DE MÉNAGE à 1^{fr} 35 à prendre dans nos Magasins.

— *Pur's vaterland!* prononça-t-elle, s'appuyant
 au mur, en défaillant.
 On frappait chez elle.
 Elle se redressa.
 — Qui est là ?
 — Mon père est seul à présent, répondit sur le
 palier Jacques de Saint-Priest.
 — Je des ends, cher ami, merci... J'allais m'en
 dormir... Je m'étais mise au lit, donnez-moi seu-
 lement un quart d'heure...
 Pendant ce quart d'heure réclamé par l'Amé-
 ricaine aux cheveux roux, le général entendait
 André Delleville.
 M. de Saint-Priest et son fils, en écoutant le
 jeune homme, demeuraient absolument atterrés.
 De quel réseau s'étaient-ils laissé entourer ?
 L'oubli n'eût pas été banale pour le grand
 espionnage teuton !
 La petite-fille d'un général français épousant
 un Allemand tandis que la France courait aux
 armes !
 — Ah ! garde cela, mon petit, garde cela ! sup-
 pliait le vieillard, ne retenant pas les larmes
 amassées brusquement au coin de ses yeux.
 — Je mourrai sans en dire une parole, mon
 général.
 — Ma fille... ma Ghislaine, articulait à plu-
 sieurs reprises l'ingénieur.
 Et, secouant le premier une émotion augmen-
 tée de la colère d'avoir été aussi près de l'irrépa-
 rable.
 — Que va nous dire cette femme, cette créa-
 ture qui conduisit si naturellement tout cela que
 notre instinct même ne fut pas mis en éveil ?
 — Oui... Que faire avec elle... Pourquoi... Besse
 est-elle partie ?
 Un grattement contre la porte, refermée de l'in-
 térieur, et que Jacques de Saint-Priest ouvrit.
 Besse était là.
 Il franchit le seuil en coup de vent, montra un
 papier qu'il remit immédiatement dans sa poche

de poitrine, et, sans même s'approcher du bu-
 reau :
 — Voici quelque chose que je viens de trouver
 près des étangs... Je connais la Marfée, où je vous
 ai croisés plus d'une fois, messieurs, sans que
 vous vous en doutiez... et je parle allemand
 comme un Allemand... C'est la copie dans cette
 langue d'une pièce secrète, concernant notre ar-
 tillerie, général... Il faut voir là Haldemart et sa
 complice... Un des individus suspects qui rôdent
 jour et nuit dans le bois l'aura perdu... Eh bien !
 une jolie mare à grenouilles, le château et ses en-
 virons !
 C'était décidément la locution favorite d'Hector
 Besse.
 — Elle va descendre, dit l'ingénieur; nous l'at-
 tendons.
 — Soyez-en sûrs ! Si vous l'avez laissée re-
 monter chez elle, vous pouvez l'attendre... C'est
 l'espionne de grande envergure... il m'a suffi pour
 en juger d'apercevoir le physique... Elle sait brû-
 ler ses vaisseaux... Et tenez... regardez, mes-
 sieurs, regardez...
 Une femme filait à bicyclette, par la charmille.
 — Le départ d'Haldemart ne l'a pas trompée,
 ajouta-t-il; je n'ai aucun ordre à son sujet, ce
 qui ne m'empêchera pas, quand je serai en me-
 sure d'agir, de le faire... En attendant, je la file...
 J'ai vu tout à l'heure dans la remise d'où elle
 sort une bécane d'homme magnifique...
 — La mienne, dit Jacques de Saint-Priest.
 — Permettez-moi de vous l'emprunter... J'es-
 père repasser par les Etangs... En tout cas, ne
 vous inquiétez pas.
 D'un tour de main, il se dévêtit de son paletot
 l'automobiliste serré dans une courroie passée en
 bandoulière, coiffait un petit feutre mou sorti
 d'une de ses poches, enlevait sa moustache pos-
 sée d'un noir d'encre et apparaissait rajeuni,

transformé, dans une culotte de cycliste et un ves-
 tement assorti.
 — Au revoir, dit-il encore, pas d'explications
 à donner à personne : demain la guerre dénouera
 les situations.
 Il sortait en refermant la porte sur lui.
 Trois ou quatre minutes à peine...
 Par la fenêtre ouverte, depuis le départ de l'au-
 to, M. de Saint-Priest, son fils et le jeune officier,
 qui gardaient le silence, revirent un cycliste s'en-
 gager sous les charmes.
 Il avait disparu tout au bout de l'allée qu'ils re-
 gardaient encore.
 Quand les trois hommes se consultèrent mu-
 sillement des yeux, ils se sentirent la même ré-
 solution, aussi bien celui qu'une lorraine enroulée
 à un des plus hauts rangs du com-
 mandement actif que le jeune officier promu à
 son premier grade, que l'ingénieur dans la force
 de l'âge qui deviendrait capitaine de bussards.
 Ce fut le plus jeune, le Saint-yrrien, presque
 encore un adolescent qui la formula :
 — Tout pour la Patrie ! mon général !
 Et il s'en alla, la main au shako, le pas rythmé.
 Mais sans que cette fois on eût frappé, le seuil
 se ferma, happé.
 André Delleville s'arrêta, face à l'apparition qui
 se dressait devant lui.
 — Vous n'êtes point de trop, André, dit Ghis-
 laine de Saint-Priest.
 Et, refermant la porte qu'elle venait de
 pousser :
 — Je vous demande même de rester.
 — Ah ! vous êtes là tous deux, fit-elle, s'appro-
 chant de son père et de son grand-père, en leur
 tendant son front à baiser... tant mieux !... J'ai vu
 partir avec le colonel Bertholle, qui venait d'ar-
 river, le capitaine Haldemart... Je pense que la
 guerre est déclarée...
 (A suivre.)

Dans la marine américaine. — Un canon contre aéroplanes



Installé à quarante pieds de haut sur une plate-forme spéciale, à bord d'un navire de guerre américain, on voit ici l'un des nouveaux canons de marine de l'oncle Sam. Ces canons, d'un calibre spécial, montés sur des axes appropriés, sont prévus pour le tir contre aéroplanes. Ils peuvent envoyer trente projectiles à la minute, et chacun est servi par un équipage de sept hommes. Cette photographie a été prise au moment où l'on faisait les épreuves de réception de l'une de ces pièces jusqu'alors inemployées sur les bâtiments des Etats-Unis.